

2

ÉLÉONORE

DE

LUSIGNAN,

MÉLODRAME

EN TROIS ACTES,

*Représenté, pour la première fois, sur le Théâtre
de l'Ambigu Comique, le samedi 8 juin 1816.*

PAROLES DE MM. LEBLANC ET PACCARD,
MUSIQUE DE MM. QUAISAIN ET RENAT FILS,
BALLET DE M. MILLOT.

A PARIS,

Chez FAGES, Libraire, au Magasin de Pièces de
Théâtre, boulevard Saint-Martin, N.º 29, vis-à-
vis la rue de Lancry.

1816.

PERSONNAGES.

RAYMOND, comte de Poitiers.
ÉLÉONORE de LUSIGNAN, com-
tesse de Poitiers.
HÉLIODORE, fils de Raymond et d'É-
léonore (onze ans).
FRÉDEGAIRE, baronne de Mortemer.
ALBERMANDAS, chevalier.
JOSSELIN, premier écuyer de
Raymond.
GONDIBERT, écuyer d'Albermandas.
THEOBALD, écuyer de Frédegair.
WILFRIDE, stipendaire de Fréde-
gair.
ROGER, concierge du château de Lu-
signan.
ISOLINE, fille de Roger.

*Écuyers, gardes, vassaux de Raymond; hommes
d'armes de Frédegair et d'Albermandas.*

ACTEURS.

M. Fresnoy.
M.^{lle} Levesque.
M.^{lle} Héloïse.
M.^{lle} Leroy.
M. Christman.
M. Klein.
M. Stockleit.
M. Boisselot.
M. Sallé.
M. Raffle.
M.^{lle} Éléonore.

*(La scène se passe, au premier acte, dans le palais
de Raymond, à Poitiers; du second et au troisième
actes, dans le château de Lusignan, près de Poi-
tiers. L'action a lieu vers la fin du douzième siècle.)*

Vu au Ministère de la Police générale, le 8 mars 1816.

Le Secrétaire-Général,

BERTIN DE VEAUX.

ÉLÉONORE DE LUSIGNAN,

ACTE PREMIER.

(*Le théâtre représente une salle du palais de Poitiers.*)

SCÈNE PREMIÈRE.

ROGER, JOSSELIN.

(*Ils entrent par les côtés opposés ; Roger , à droite ; Josselin , à gauche.*)

ROGER.

Enfin je rencontre ici quelqu'un de connaissance ! (*Ils s'embrassent.*)

JOSSELIN.

Brave et fidèle Roger , est-ce bien vous que j'embrasse après une aussi longue absence ?

ROGER.

Oui , Josselin , oui , c'est bien moi. Toujours gai , toujours content de tout ! et toujours appelant à l'avenir des chagrins du présent !

JOSSELIN.

Et votre aimable fille , ma chère Isoline ?

ROGER.

Plus jolie que jamais , un ange pour le cœur !

JOSSELIN.

Elle ne m'a donc pas oublié ?

ROGER.

Tu as mon aveu et sa foi , peux-tu me faire une pareille question ? ma fille est constante en amour comme moi en amitié !

JOSSELIN.

Que vous me rendez heureux !

ROGER.

C'est ce que je désire !... Mais explique-moi donc un peu le changement que je remarque dans ce palais. A l'époque où tu partis pour la terre sainte , à la suite de notre digne maître , Raymond , comte de Poitiers , je fus nommé , par lui , concierge

de son château de Lusignan. Je me suis fait un devoir de ne pas m'éloigner un seul instant, pendant son absence, du poste honorable qu'il m'a confié. Hier soir, j'apprends indirectement que depuis quelque temps il est de retour à Poitiers, sans daigner m'en faire donner avis. Malgré ce petit défaut d'attention de sa part, mon cœur ne me laisse pas de repos que je n'aye revu ce prince chéri. Ce matin, à l'aube naissante, je quitte Lusignan, j'accours à Poitiers, j'arrive; mais au lieu de la joie et du bonheur qui régnaient autrefois dans ce séjour, je ne vois partout que la tristesse et les soupçons. Des hommes nouveaux pour moi m'examinent et m'interrogent comme un inconnu; je cherche en vain les nombreux amis que je comptais avant le voyage d'outre-mer; sans toi, je restais étranger dans ce palais, où j'ai passé presque toute ma vie!

JOSSÉLIN.

Tel est, messire Roger, le triste fruit de ce voyage qui semblait promettre tant de gloire et de bonheur au comte de Poitiers!

ROGER.

Que veux-tu dire?

JOSSÉLIN.

Vous savez qu'il y a trois ans, la guerre éclata de nouveau dans l'orient, entre Aimery II de Lusignan, roi de Jérusalem, et le soudan d'Egypte, le fameux Saladin. Aimery, vivement pressé par son ennemi, demanda des secours à tous les princes chrétiens...

ROGER.

Qui, malheureusement, ne s'empressèrent pas de lui en envoyer.

JOSSÉLIN.

Le comte Raymond ne partagea point leur funeste indifférence. Epoux d'Eléonore de Lusignan, fille d'Aimery, il résolut de passer lui-même en Palestine, à la tête de ses vassaux, et d'employer toutes ses forces au triomphe de la religion et au maintien du trône de Jérusalem. Eléonore, dont la tendresse ne pouvait supporter la pensée d'être aussi long-temps séparée de Raymond, et qui d'ailleurs brûlait du désir de revoir son père, Eléonore, adorée du comte, obtint de lui le fatal consentement, source du plus grand des malheurs.

ROGER.

Du plus grand des malheurs!... de quel événement veux-tu donc parler?

JOSSÉLIN.

Notre présence en Palestine rétablit d'abord les affaires d'Aimery. Pendant deux ans, nous repoussâmes avec succès les attaques des infidèles. Mais enfin, abandonnés par les princes d'occident, et réduits à nos seules forces diminuées par cent con-

bats ; il nous devint impossible de résister aux Sarrazins. Jérusalem venait de tomber en leur pouvoir. Aimery avait trouvé dans une dernière bataille , la mort glorieuse qu'ambitionnent les héros ! Gny de Lusignan , son fils et frère d'Eléonore , rassemblait les débris de ses guerriers. Raymond le secondait de tout son courage. Il s'agissait de reconquérir la cité sainte , et tout croisé redoublait d'ardeur. Cependant , Eléonore avait été conduite à Gaza , sur les bords de la méditerranée ; et si nos derniers efforts échouaient , Raymond devait la rejoindre dans ce port , où des vaisseaux étaient prêts pour nous ramener en Europe. Mais , vaine prudence ! en une seule nuit , les vaisseaux furent attaqués par les infidèles , pris et livrés aux flammes ; Gaza emporte d'assaut ; la garnison passée au fil de l'épée ; la ville abandonnée au pillage ; et dans ce désordre horrible , Eléonore enlevée. A cette offense nouvelle , Raymond courut au secours de son épouse ! il était déjà trop tard. Les sarrazins s'étaient éloignés avec leur proie ; et le comte ne trouva plus dans Gaza , que Frédegair , baronne de Mortemer , qui avait partagé l'asyle d'Eléonore sans partager son sort !

ROGER.

Frédegair ! cette odieuse femme , qui , après la mort de son mari , vint s'établir ici en qualité d'amie de la comtesse ! qui , sous les dehors les plus séduisants , cachant une âme capable de tous les crimes , réussit à devenir la compagne inséparable de notre vertueuse maîtresse , et l'accompagna en Palestine , à notre grand regret ?

JOSELIN.

Elle-même ! Ce fut par elle que Raymond connut les détails de l'enlèvement d'Eléonore. J'ignore ce qu'elle lui apprit. Mais dès ce moment , le séjour de la Palestine lui devint odieux. Il n'était plus animé que du desir de revoir ses états ; et à son empressement , pour y revenir , on put dire qu'ici seulement il pouvait recouvrer le bonheur qu'il avait perdu. Cependant , le repos a fui de son cœur ; une sombre tristesse l'enveloppe toujours ; quelquefois même , le désespoir est prêt à s'emparer de lui ; et ses transports ne peuvent être calmés que par les soins de Frédegair.

ROGER.

Hum ! que les sarrazins auraient bien fait d'enlever cette baronne au lieu d'Eléonore ! mais ils n'auront pas voulu d'elle ! ils sont trop connaisseurs en femmes ! Cependant , la douleur du comte doit être adoucie par la vue du jeune prince Héliodore , son fils ?

JOSELIN.

A l'époque du départ de ses illustres parens , Héliodore touchait à peine à sa huitième année. On redoutait pour un âge

aussi tendre , les fatigues d'un voyage de long cours. Le comte voulait d'ailleurs laisser à ses sujets un gage de son amour pour eux et de son prochain retour. Malgré les larmes d'Eléonore , le jeune prince fut confié aux soins du vénérable Anselme , prieur du monastère de la Roche-Posay. Le comte , à son retour , s'est empressé d'ordonner que son fils revint près de lui. Cet enfant doit arriver aujourd'hui. Il est , dit-on , charmant , sensible , spirituel , et la raison devance en lui les années. J'attends beaucoup de sa présence pour le bonheur de son père!... Mais vous , messire Roger , qu'espérez-vous ici ? votre empressement à y venir , est inutile , et dangereux peut-être!

ROGER.

Dangereux ! pourquoi donc ?

JOSSÉLIN.

Tout ce qui est de Lusignan ; tout ce qui rappelle ce nom , ailleurs si respecté , est en horreur et proscrit en ces lieux !

ROGER.

Serait-ce pour cela qu'on ne m'a pas fait avertir du retour de monseigneur ?

JOSSÉLIN.

Je le pense. Croyez-moi. Retournez vers votre fille. Partez au plus tôt. N'attendez pas que Frédegair , qui a su captiver le comte , et dont les ordres sont absolus en ce palais , vous contraigne à vous en éloigner.

ROGER.

Oserait-elle faire cet outrage à un ancien et fidèle serviteur du comte ?

JOSSÉLIN.

Elle ose tout ce qu'elle veut !

ROGER.

Eh bien ! nous verrons si elle m'empêchera d'approcher de monseigneur!... C'est que j'ai le plus puissant motif pour lui parler!

JOSSÉLIN.

Et lequel , s'il vous plaît ?

ROGER.

Lequel ? lequel ?... Eh parbleu ! celui de le revoir après trois années d'absence !

JOSSÉLIN.

Messire Roger , à votre embarras , je devine que ce motif n'est pas le seul.

ROGER.

C'est vrai. Je dois prévenir monseigneur que depuis hier nous avons à Lusignan....

JOSSÉLIN.

Quoi donc ?

ROGER.

Un revenant !

JOSSELIN (*souriant.*)

Ah ! messire Roger !

ROGER.

Oui, oui, un revenant ! Tu n'y crois pas ! mais j'ai vu, bien vu celui-là. Je suis sûr de mon fait, et c'est tout ce que je puis dire jusqu'à nouvel ordre,

JOSSELIN (*gaiement.*)

Messire Roger, vous avez fait très-vite et à jeun, une assez longue course, qui vous a beaucoup échauffé. Venez vous remettre un peu le corps et l'esprit.

ROGER.

Tu plaisantes ! mais je n'en sais pas moins bien ce que je dis.

JOSSELIN.

Venez ! venez !... La baronne de Mortemer s'avance de ce côté !... Evitons sa rencontre.

ROGER.

Je te suis ! mais elle aura beau faire ! en dépit d'elle, le comte entendra aujourd'hui parler de Lusignan !

Josselin et Roger sortent par le fond, à droite. Frédegairé et Théobald entrent par le côté opposé.

SCENE II.

FREDEGAIRE, THEOBALD.

FRÉDEGAIRE (*avec émotion.*)

C'est ici que Raymond doit revoir son fils ! c'est ici que je veux l'attendre.

THEOBALD.

Au nom de votre intérêt, madame, calmez le trouble qui vous agite !

FRÉDEGAIRE.

Je saurai le dérober aux yeux du comte ; mais avec toi je ne dissimule pas les inquiétudes cruelles que me cause le retour d'Héliodore ! La présence de cet enfant peut réveiller dans le cœur de Raymond, une tendresse autrefois si vive et si profonde, que tous mes soins, toute mon adresse suffisent à peine pour effacer.

THEOBALD.

Chaque jour l'affaiblit davantage, et bientôt le comte n'aura plus pour Eléonore d'autres sentimens que le mépris et l'horreur. Tout lui impose cette loi envers une épouse coupable !

FRÉDEGAIRE.

Coupable !... que ne l'est-elle en effet !

THÉOBALD.

Que dites-vous , madame ! Eh quoi ! la comtesse ne serait pas coupable du crime dont vous-même l'avez accusée !

FRÉDEGAIRE.

Théobald , ma confiance t'appelle à me seconder ; je ne dois plus avoir de secrets pour toi. Apprends donc ma conduite et mes projets. Fille d'un simple gentilhomme de cette province , je me connus à peine , que l'ambition s'empara de mon cœur pour y régner sans partage. Le baron de Mortemer , l'un des premiers vassaux du comte de Poitiers , prit de l'amour pour moi. Je ménageai si bien cette passion , que malgré la disproportion de rang et de richesse , le baron consentit à m'épouser. Admise alors auprès d'Eléonore , qui était élevée au château de Lusignan , je sus , par les apparences les plus séduisantes , gagner son amitié et sa confiance. Quelque temps après , Raymond aspira à la main de cette jeune princesse. Combien , dès ce moment , je regrettai que des nœuds indissolubles m'enchainassent au baron de Mortemer ! Libre , j'aurais pu supplanter Eléonore ; me faire aimer du comte et le captiver , au point de le décider à m'élever jusqu'à lui. Son mariage avec Eléonore ne m'ôta pas cette pensée , à laquelle la mort de mon époux vint bientôt prêter une nouvelle force. L'un des obstacles qui me séparaient de Raymond , était brisé. Il me sembla que l'autre n'était pas insurmontable. Je résolus la perte d'Eléonore. Afin de saisir toutes les occasions de l'effectuer , je voulus ne plus quitter ma rivale ; et sous le voile de l'amitié , je m'établis près d'elle dans ce palais.

THÉOBALD.

Le même motif vous déterminâ sans doute à l'accompagner en Palestine ?

FRÉDEGAIRE.

Je n'en eus point d'autres. De longues années s'écoulèrent sans aucun fruit de mes soins. Mais enfin l'instant favorable se présenta. Nous étions en Palestine. Une trêve avait suspendu la guerre entre les chrétiens et le soudan d'Egypte. Almoraïde , le plus jeune des frères de Saladin , vint dans cet intervalle remplir à la cour de Jérusalem , une mission importante. Ce prince , célèbre par ses grâces , son courage et ses exploits , vit la comtesse de Poitiers , et ressentit pour elle la plus violente passion. Noble et généreux , capable des actions les plus sublimes , et se plaisant à leur donner les formes les plus extraordinaires , Almoraïde joignait aux plus grandes vertus , une fougue impétueuse , une ardeur indomptable , une irréflexion de desirs , qu'il devait à sa jeunesse , à son rang et aux climats qui l'ont vu naître. Je sentis combien il pouvait m'être utile. Par d'habiles discours , j'alimentai le

feu dont il était dévoré , tandis que je faisais soigneusement remarquer à Raymond les progrès de cet amour. Lorsque le prince Sarrazin s'éloigna de Jérusalem , sa tendresse était portée jusqu'au délire , et la jalousie de Raymond , jusqu'à la fureur ! Cependant , la guerre reprend son cours. Les victoires de Saladin nous enlèvent l'espérance de conserver la terre sainte. J'engage Raymond à mettre à l'abri du péril Eléonore , que j'accompagne à Gaza. J'envoie aussitôt à Almoraïde un émissaire affidé , qui l'informe de notre arrivée dans cette ville , de la faiblesse de la garnison et des moyens de l'attaquer avec succès. Gaza est surpris , emportée d'assaut ; et je livre moi-même au prince Sarrazin , le prix de son courage , l'objet de son amour !

THÉOBALD.

Le comte n'essaya-t-il pas de retrouver son épouse ?

FRÉDEGAIRE.

Il accourait dans ce dessein. Je me présente à lui , seule , éplorée , au désespoir ! Eléonore , lui dis-je avec l'accent de la douleur , Eléonore nous a cruellement trompés ! elle nourrissoit en secret le plus tendre penchant pour Almoraïde ; par une intelligence coupable avec ce prince , elle a provoqué , conduit , assuré son entreprise. Je l'ai vue voler au devant de son ravisseur , se jeter dans ses bras et fuir avec lui ! . . . Je réveille ainsi , dans le cœur de Raymond , tous les serpens de la jalousie. Il maudit , il jure d'oublier la perfide Eléonore. Il déteste les lieux où elle l'a trahi. Je profite de ce transport ; et favorisée d'ailleurs par la funeste issue de la guerre , j'entraîne le comte loin de la Palestine , je le ramène enfin dans ses états ; mais séparé pour toujours d'une épouse qu'il croit parjure ; et tellement captivé par mes soins , qu'il ne peut plus se passer de les recevoir.

THÉOBALD.

Eh ! madame , quand vos projets sont si bien établis , que pouvez-vous craindre de la présence d'un enfant ?

FRÉDEGAIRE.

Tout ! des souvenirs encore chers ; la faiblesse d'un amant ; la pitié à défaut de l'amour ; le pardon , enfin ! la seule vue d'un fils plaide si puissamment auprès d'un père , en faveur de celle qui lui donna le jour ! C'est trop endurer ces mortelles inquiétudes. Il faut qu'aujourd'hui même Raymond se décide à rompre les derniers liens qui l'attachent à son épouse ! Il faut surtout , il faut qu'il ne voie plus son fils !

THÉOBALD.

Quels moyens emploierez-vous pour éloigner cet enfant ?

FRÉDEGAIRE.

Je ne sais encore. La conduite du comte règlera la mienne à cet égard.

THÉOBALD.

Josselin pourrait , madame , vous seconder utilement dans vos projets. Cet écuyer a beaucoup de crédit auprès de son maître.

FRÉDEGAIRE.

J'ai déjà songé à me l'attacher ; et je veux , aujourd'hui même , connaître , sans trop m'avancer , s'il est disposé à me servir. Mais quoi qu'il en soit , Théobald , je réussirai , dussé-je user d'une secrète violence. Jules de Mortemer , mon beau-frère , me fournira tous les secours dont j'aurai besoin , et je puis compter sur son appui..... Mais on vient !.... C'est Raymond !.... Laisse-moi seule avec lui ; mais sois toujours prêt à exécuter mes ordres....

Théobald sort par le fond , à droite. Raymond entre par le côté opposé.

SCÈNE III.

RAYMOND , FREDEGAIRE.

FRÉDEGAIRE.

Prince , votre impatience vous fait devancer ici l'heure à laquelle Héliodore doit y paroître.

RAYMOND.

Je l'avoue. Après une si longue séparation , je brûle de voir et d'embrasser mon fils.

FRÉDEGAIRE.

Vous devez bien plutôt redouter l'instant de son arrivée.

RAYMOND.

Moi , madame ! Eh quel père ne désire pas la présence de son enfant ?

FRÉDEGAIRE.

Héliodore vous parlera de sa mère. Il s'étonnera de ne pas la voir près de vous. Il demandera les motifs de cette absence. Comte , êtes-vous décidé à l'en instruire ?

RAYMOND.

Jamais ! jamais ! Puisse-t-il ignorer toujours l'opprobre dont elle s'est couverte , et la honte qui en rejaillit sur nous !

FRÉDEGAIRE.

Quel sera donc votre embarras ! Il eût mieux valu vous prier de la présence de cet enfant !

RAYMOND.

Non. Non. J'ai besoin de le voir. Je trouverai dans sa tendresse une douce consolation aux maux que m'a fait souffrir la coupable Eléonore !

FRÉDEGAIRE.

Dites plutôt que vous allez rouvrir toutes les blessures de

votre cœur. Le temps et la raison commençaient à les fermer ! mais Héliodore vous rappellera sans cesse une femme.....

RAYMOND.

Que je dois, que je veux oublier ! ou si malgré moi je me la rappelle encore, ce sera pour détester son crime et m'affermir dans l'horreur qu'il m'inspire !

FRÉDEGAIRE.

Cher prince, que n'a-t-il été en mon pouvoir de prévenir ce fatal événement !

RAYMOND.

Frédégairé, vous avez partagé mes peines ! vous êtes mon amie !

FRÉDEGAIRE.

Oui ! votre sincère amie ! Eh ! comment serais-je insensible à vos douleurs ? n'ai-je pas éprouvé, comme vous, combien il est affreux d'avoir à rougir de l'objet qui devrait mériter toutes nos affections ! L'inconstance du baron de Mortemer, ses dédains, l'abandon où il me laissa, tout n'établit-il pas une funeste ressemblance entre lui.....

RAYMOND.

Et la parjure Eléonore !

FRÉDEGAIRE.

Eh bien ! comte, imitez-moi ! je me suis armée de force et de raison ; j'ai senti qu'il valait mieux être délivrée d'une chaîne odieuse que d'avoir à gémir sans cesse d'en être chargée ; et si la mort de mon époux n'avait pas brisé les nœuds qui m'unissaient à lui, j'aurais imploré le secours des lois pour me rendre l'indépendance et le bonheur.

RAYMOND.

Quoi ! vous me conseillez.....

FRÉDEGAIRE.

Le seul remède infallible à tous vos maux, et Rome vous l'offre par ma voix. Le souverain pontife est disposé à bien accueillir vos plaintes et votre demande. Son pouvoir aura bientôt rompu le lien honteux qui vous attache à Eléonore.

RAYMOND.

Mais c'est la mère d'Héliodore.....

FRÉDEGAIRE.

C'est une femme doublement criminelle à ce titre et à celui d'épouse ! Prince, point d'indigne faiblesse ; vous le savez, on ne transige pas avec l'honneur !

RAYMOND.

Oui. Vous avez raison. Je le sens, je serais le plus lâche des hommes, si Eléonore n'était à jamais bannie de ma mémoire.

FRÉDEGAIRE.

Vous suivrez donc, cher prince, les avis que m'a dicté la plus tendre amitié.

RAYMOND.

Vous ne m'avez point trahi, Frédegairé!..... Je suivrai vos avis.

FRÉDEGAIRE.

Vous me le promettez ?

RAYMOND.

J'y suis résolu.

FRÉDEGAIRE, *satisfaite.*

Afin d'oublier plus vite tout ce que le passé eut de pénible pour vous, il faut écarter avec soin ce qui pourrait vous retracer des pensées douloureuses. Par exemple, comte, ne revoyez jamais le château de Lusignan.

RAYMOND.

C'est là que j'aperçus Eléonore pour la première fois; là, que j'éprouvai l'empire de ses charmes; que je lui jurai un éternel amour, et que je reçus l'aveu de sa tendresse! Insensé! je crus à ses sermens!

FRÉDEGAIRE, *avec intention.*

Ils étaient peut-être sincères!..... Alors elle n'avait pas vu Almoraïde.

RAYMOND.

Almoraïde! Ce nom me rappelle mon infortune et ma honte! il réveille en moi le sentiment du plus cruel outrage; et ranime toute ma fureur! Ingrate Eléonore, tu ne t'offres plus à moi que sous des couleurs odieuses!..... Et toi, qui as su te soustraire au châtement que je réservais à ton fatal amour, audacieux Almoraïde! que ne puis-je à mon gré te combattre et me venger!

(Josselin accourt par le fond, à droite.)

S C È N E I V.

LES PRÉCÉDENS, JOSSELIN.

JOSSELIN, *avec joie.*

Monseigneur, le jeune prince entre en ce moment dans la cour du palais.

RAYMOND, *se calmant peu à peu.*

Cher enfant, tes embrassemens vont faire cesser le trouble affreux qui m'agite.

FRÉDEGAIRE.

Allez, prince, volez à sa rencontre; ne différez pas un plaisir que je demande à partager.

RAYMOND.

Je vais, madame, vous présenter mon fils.

(Il sort par le fond, à droite. Josselin veut le suivre, Frédegairé le retient.)

SCÈNE V.

FREDEGAIRE, JOSSELIN.

FRÉDEGAIRE.

Demeurez, Josselin.

JOSSELIN.

Quels ordres madame a-t-elle à me donner ?

FRÉDEGAIRE.

Ce ne sont pas des ordres, mais bien un témoignage de mon estime et de ma confiance..... Vous êtes enchanté du retour d'Héliodore ?

JOSSELIN.

Eh ! qui ne le serait pas, madame ! Si vous voyiez combien il annonce d'heureuses qualités ! avec quelle grâce, quelle bonté il accueille tout le monde ! comme il parle surtout avec la plus touchante tendresse....

FRÉDEGAIRE.

De son père ?

JOSSELIN.

De sa mère aussi, madame.

FRÉDEGAIRE.

Il ne la verra plus.

JOSSELIN.

Que je le plains !

FRÉDEGAIRE.

On peut la remplacer.

JOSSELIN.

Remplacer une mère ! on voit bien que madame n'a pas de fils.

FRÉDEGAIRE.

Josselin, vous aimez le comte de Poitiers ?

JOSSELIN.

Plus que la vie.

FRÉDEGAIRE.

Vous désirez son bonheur.

JOSSELIN.

Aux dépens même du mien.

FRÉDEGAIRE.

Eh bien ! vous pouvez contribuer pour beaucoup à l'assurer. Servez-vous du crédit que votre attachement, votre fidélité et vos services vous ont justement acquis auprès du comte, pour lui persuader que son rang, son âge et sa tranquillité exigent qu'il prenne une autre épouse.

JOSSELIN.

Pardon , madame ; mais je ne suis pas bien persuadé moi-même de cette nécessité.

FREDEGAIRE.

Eléonore lui est à jamais ravie.

JOSSELIN.

Cela n'est pas encore démontré.

FREDEGAIRE.

Ils sont séparés pour toujours.

JOSSELIN.

Madame l'affirme bien hardiment ! Saurait-elle des choses...

FREDEGAIRE.

Sans prétendre en savoir davantage , occupez-vous du soin dont je vous charge. Il n'est pas nécessaire de vous tracer les motifs sur lesquels vous devez appuyer vos conseils à Raymond ; ils ne vous échapperont pas , j'en suis certaine.

JOSSELIN.

Madame , je n'aurai jamais assez de hardiesse....

FREDEGAIRE.

Parlez sans crainte , Josselin. Je vous donne l'assurance que vous trouverez le comte déjà favorablement disposé à cet égard ; il ne s'agit plus que de le déterminer. Acquitez-vous avec intelligence de ce devoir d'un fidèle serviteur ; et , si le succès couronne vos efforts , la plus belle récompense vous prouvera toute ma satisfaction.

JOSSELIN.

Puisque madame le veut absolument , j'oserai parler à monseigneur d'un sujet si délicat , et voici ce que je lui dirai : Prince , un événement inexplicable vous a fait perdre une épouse que vous adoriez ; fussiez-vous ne jamais la revoir , votre bonheur exige que vous lui restiez fidèle. Vous ne donnerez pas une belle-mère au fils que vous chérissez. Vous ne compromettrez point la prospérité de vos états , en divisant votre maison. Quelques femmes ambitieuses , couvrant leurs vues intéressées du voile officieux de l'amour , chercheront peut-être à vous séduire ; mais , seigneur , Eléonore existe : elle peut un jour reparaitre en ces lieux ; quels regrets ne vous coûterait pas alors l'oubli de tout ce que vous vous devez à vous-même !....

FREDEGAIRE , avec hauteur.

Il suffit.

JOSSELIN.

Je ne doute pas , madame , que ces avis ne contribuent à ramener dans l'âme du comte de Poitiers le calme et la félicité. Ce sera ma plus belle récompense , et je cours....

FREDEGAIRE.

Arrêtez ! vous ne méritez pas l'intérêt que je daignais

vous porter !.... Gardez-vous de communiquer au comte vos ridicules idées , et désormais , dans vos discours , ne manquez plus au respect que vous m'avez !

JOSSÉLIN.

Madame se respectera donc assez elle-même pour ne plus me mettre à l'épreuve.

FRÉDEGAIRE.

S'il vous reste encore quelque prudence , perdez jusqu'au souvenir de cet entretien.

Le comte entre par le fond , à droite , avec Héliodore , le chœur , les gardes , etc. , etc. , etc.

SCÈNE VI.

RAYMOND, HÉLIODORE, FRÉDEGAIRE, JOSSÉLIN
Chœur , Gardes , etc.

RAYMOND.

Madame , voici mon fils , mon Héliodore !

FRÉDEGAIRE.

Il est charmant ! permettez-vous que je l'embrasse ?

(Elle embrasse Héliodore)

HÉLIODORE.

Oh ! je vous reconnois bien , madame la baronne ; mais comme vous êtes agitée. Pourquoi donc tremblez-vous ainsi ?

FRÉDEGAIRE.

La joie , le trouble que j'éprouve , sont l'effet de votre présence.

RAYMOND.

Bonne Frédegairé !

HÉLIODORE.

Mais où donc est ma mère ? je ne la vois pas.

RAYMOND.

Ta mère ! elle est absente , mon fils.

HÉLIODORE.

Pour long-temps ?

RAYMOND.

Oui !... pour long-temps.

HÉLIODORE.

Eh bien ! mon père , quand j'aurai passé quelque-temps près de vous , et que je vous aurai bien prouvé ma tendresse , vous me permettrez d'aller voir aussi ma mère , n'est-ce pas ?

FRÉDEGAIRE.

C'est impossible , Héliodore ! des ennemis nous l'ont ravie.

HÉLIODORE.

Des ennemis !... mon père , faites-moi donner des armes ; je sais déjà les manier. Je veux , à la tête de vos braves che-

valiers, voler au secours de ma mère, et forcer ses ravisseurs à nous la rendre.

RAYMOND (*vivement ému.*)

Si la force et le courage eussent pu les y contraindre, crois-tu que je fusse revenu sans Eléonore?

HÉLIODORE.

Oh! non! vous l'aimez trop pour l'abandonner ainsi dans son malheur!...

RAYMOND.

Ses ravisseurs ont fui à mon approche, et j'ignore jusqu'aux lieux où ils cachent leur proie,

HÉLIODORE, *pleurant.*

Je ne verrai donc plus ma mère!

RAYMOND, *avec trouble.*

Héliodore, pendant son absence, madame la remplacera près de toi.

FRÉDEGAIRE.

Oui, cher enfant; j'aurai pour vous tous les soins, toute la tendresse.....

HÉLIODORE.

Madame, vous êtes bien belle, bien aimable, mais vous n'êtes pas ma mère!

RAYMOND.

Mon fils! ta douleur déchire mon âme!

HÉLIODORE.

Pardon! pardon, si je vous afflige! je vais m'éloigner un peu! je reviendrai dès que je pourrai ne plus pleurer!

FRÉDEGAIRE.

Prince, vous avez vous-même besoin de vous distraire de ces pénibles pensées!

RAYMOND.

Va, mon Héliodore! et songe que ton père attend désormais de toi seul tout son bonheur! (*Il l'embrasse.*) Josselin, accompagnez mon fils.

JOSSELIN.

Monseigneur, je crois devoir vous informer que le concierge de Lusignan est ici.

FRÉDEGAIRE.

Sans votre ordre, comte.

RAYMOND.

Je lui sais gré de son empressement.

HÉLIODORE.

Le bon Roger est ici; Josselin, conduis-moi vers lui. Il a vu naître ma mère, il l'aime! il me parlera d'elle, et nous la pleurerons ensemble!

Il se jette dans les bras de son père, etc., et sort par

le fond à gauche , avec Josselin , le Chœur , les Gardes , etc.

SCÈNE VII.

RAYMOND , FRÉDEGAIRE.

RAYMOND.

Quelle atteinte terrible m'a portée la vue de cet enfant !

FRÉDEGAIRE.

Comte , je l'avais prévu : la faiblesse de l'amant balance dans votre cœur l'indignation de l'époux ; je vous plains d'être encore si peu maître de vous.

RAYMOND.

J'ai honte moi-même de cette indigne faiblesse ! Oui , je suivrai désormais le devoir que m'imposent l'honneur et la raison ! Ou ! , je lui serai fidèle , quelque pénible qu'il soit à remplir !

FRÉDEGAIRE.

Il vous serait si facile d'être heureux ! Vous êtes décidé à rompre votre hymen avec la plus perfide des femmes ; c'est déjà un grand pas vers le bonheur. Après avoir satisfait pendant quelque temps à votre tendresse pour Héliodore , faites-le voyager dans les principales cours de l'Europe , sous la conduite de Josselin.

RAYMOND.

Que je me sépare de mon fils !

FRÉDEGAIRE.

Il le faut. C'est le seul moyen de vous rendre la tranquillité que long-temps encore sa vue bannirait de votre cœur !

RAYMOND.

Votre voix est celle de la sagesse ! vos conseils méritent d'être écoutés. Nous réparerons encore de ce projet important.

FRÉDEGAIRE.

Vous , cependant , occupez-vous du soin de vos états. Rendez à votre cour l'éclat dont elle brillait autrefois. Que les plaisirs et les tournois y appellent de toutes parts la valeur et la beauté... et si , parmi les femmes qui en feront l'ornement , il s'en trouve une assez heureuse pour vous plaire , assez digne de vous pour fixer votre choix , suivez , sans scrupule , le pen-

chant de votre cœur : un autre amour peut seul guérir les maux que vous a causés un amour honteusement méprisé.

RAYMOND.

Quel avenir consolant votre ingénieuse amitié me présente ! un espoir si doux me séduit ! Mais sera-t-il en moi de le réaliser ?

FREDEGAIRE.

Essayez, prince ; et si vous le voulez en effet, je répons du succès..... Pour commencer l'exécution de ce plan, je vous propose une partie de chasse dans les bois de Mortemer. Depuis mon retour, je n'ai pas encore visité mes terres. J'y suis attendue aujourd'hui avec impatience, si j'en crois l'assurance flatteuse qu'on m'en a donnée. Puis-je y paraître sous de plus glorieux auspices que ceux de mon suzerain ?

RAYMOND.

Dites de l'amitié ! Disposez tout au gré de vos désirs.

FREDEGAIRE.

Non. Je prétends que vous commandiez vous-même les apprêts de cette fête. Vous vous serez occupé de votre amie. Le plaisir en sera plus doux pour elle.... Je vais tout disposer pour mon départ, et je reviens dans un instant m'emparer de vous pour toute la journée.

RAYMOND.

Vous me trouverez prêt à vous suivre.

(Elle sort par le fond à gauche.)

SCÈNE VIII.

RAYMOND, seul.

A quels horribles combats mon âme est-elle livrée ? il faut oublier cette Eléonore que j'aimais tant ? et que malgré son crime, malgré moi, je sens que j'aime encore !... C'est trop long-temps gémir de sa perte avilissante ! Parjure Eléonore, je voue à l'oubli le plus profond ton existence déshonorée ! et le seul châtiment que je veuille t'infliger, est d'apprendre un jour peut-être, que sans toi et par une autre que toi, j'ai pu goûter encore quelques instans de bonheur ! (*Héliodore et Josselin accourent par le fond à droite.*)

S C È N E IX.

RAYMOND, HÉLIODORE, JOSSELIN.

HÉLIODORE.

Mon père, est-ce vous qui avez ordonné que Roger fût renvoyé à Lusignan sans être admis en votre présence.

RAYMOND.

Non, mon ami.

JOSSELIN.

La baronne de Mortemer a donc pris sur elle de donner cet ordre, et de le faire exécuter sur-le-champ.

RAYMOND.

Eh quoi, Frédégaire s'est opposée à ce que Roger me fût présenté ! Par quels motifs ?....

JOSSELIN.

Je ne sais, monseigneur, elle n'a pas daigné les faire connaître.

HÉLIODORE.

Cette dame se dit notre amie ; mais elle ne le prouve pas. Ce pauvre Roger a voulu insister pour vous voir ; mais on l'a menacé d'employer la violence, et il a été forcé de céder ; il s'en est allé désespéré.

RAYMOND.

Cela me fait beaucoup de peine. Roger est un homme estimable, un ancien et digne serviteur.

HÉLIODORE.

Eh bien ! mon père, il y a un moyen de le consoler tout de suite.

RAYMOND.

Lequel ?

HÉLIODORE.

Allons à Lusignan. Là, Roger pourra vous voir et vous parler tout à son aise.

RAYMOND.

Héliodore, ta proposition....

JOSSELIN.

Est toute simple, monseigneur. Messire Roger vient de faire au prince une si belle description de Lusignan....

HÉLIODORE.

Que je brûle d'envie d'y aller.

RAYMOND.

Eh bien ! mon ami , je t'y conduirai.

HÉLIODORE.

Aujourd'hui ?

RAYMOND.

Aujourd'hui !

HÉLIODORE.

Je vous en prie , pour moi et pour ce bon Roger.

RAYMOND.

Tu es bien pressant !

JOSSELIN.

Monseigneur , un plaisir différé perd souvent de son prix !

HÉLIODORE (*d'un ton caressant.*)

Mon père , vous ne me refuserez pas la première grâce que je vous demande après notre longue séparation !

RAYMOND.

Il est impossible de te résister ! sois content , mon Héliodore , nous allons partir pour Lusignan.

HÉLIODORE.

Que vous êtes bon , et combien je vous aime !

(*Il s'embrassent. Frédegair entre par le fond , à gauche.*)

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENS , FRÉDEGAIRE.

FRÉDEGAIRE (*à part , dans le fond.*)

Encore dans les bras l'un de l'autre ! (*Haut.*) Prince , quand vous le jugerez à propos , nous réaliserons notre projet de chasse.

RAYMOND.

Nous partons à l'instant , madame. Mais , au lieu de nous rendre à Mortemer , je vous propose d'aller à Lusignan.

FRÉDEGAIRE.

A Lusignan ! Eh quoi ! prince , vous changez ainsi notre projet ?

RAYMOND.

Point du tout. Les bois de Lusignan sont renommés pour la chasse.

FRÉDEGAIRE.

Comte , vous avez un autre motif pour leur donner la préférence !

RAYMOND.

Héliodore désire vivement revoir ce château.

FRÉDEGAIRE.

Et le désir d'Héliodore l'emporte sur le mien.

HÉLIODORE.

Cela vous étonne, madame ?

FRÉDEGAIRE.

Comte, vous le savez. Ce n'est pas pour moi que je redoute le séjour de Lusignan !

RAYMOND (*piqué.*)

Frédégair me croit donc bien faible ?

FRÉDEGAIRE

Oui, puisque la volonté d'un enfant suffit pour changer la vôtre.

RAYMOND.

Madame, cet enfant est mon fils ; et lorsqu'après une trop longue absence, j'aime à lui prouver ma tendresse, en cédant à son premier vœu, je m'attendais à vous voir partager le plaisir que j'éprouve en le rendant heureux.

FRÉDEGAIRE.

J'ai tort, prince. Je le sens. Allez à Lusignan ; mais daignez permettre que je ne vous y suive pas. J'ai fait annoncer mon arrivée à Mortemer. Je ne dois pas tromper l'attente de ceux qui veulent bien encore mettre leur satisfaction à me plaire.

RAYMOND.

Je vous comprends, madame ; et j'aurais été fâché que la seule complaisance vous eût engagées à nous accompagner.

HÉLIODORE.

Mon père, il ne faut pas contrarier madame. Puisqu'elle ne veut pas venir avec nous, partons.

RAYMOND.

Avant le coucher du soleil, madame, je serai de retour.

FRÉDEGAIRE.

Prince, j'espère vous devancer en ces lieux.

HÉLIODORE.

Adieu, madame !... Allons, mon père !... Viens Joselin.

(*Il sortent par le fond, à droite.*)

SCÈNE XI.

FRÉDEGAIRE seule.

Avec quelle froideur il me quitte ! Ah ! j'ai trop présumé

de mon pouvoir sur lui ! Il ne fallait pas encore risquer cette épreuve délicate, et le forcer à prononcer si vite entre son fils et moi !... Odiuse *Eléonore* ! Enfant encore plus odieux ! Voilà le premier avantage que ma prudence en défaut vous ait donné sur moi ! Il sera le dernier ; je saurai prévenir ces funestes préférences dont il serait trop dangereux de laisser contracter l'habitude. *Héliodore* s'éloignera ; et si le comte se refuse à mes conseils, Jules de Mortemer me fournira les moyens de perdre cet enfant par la force unie à la ruse !

(*Théobald, suivi de Wilfride, entre par le fond, à droite.*)

SCÈNE XII.

FREDEGAIRE, THEOBALD, WILFRIDE.

THEOBALD.

Madame, cet homme demande la faveur de vous parler en secret. Il se dit l'un des écuyers de Jules de Mortemer, votre beau-frère ; son nom est Wilfride.

FREDEGAIRE (à Wilfride.)

Approchez !... Demeurez, Théobald. (à Wilfride.) Quel motif vous amène près de moi ?

WILFRIDE.

Un malheur ; madame, dont il est de mon devoir de vous instruire.

FREDEGAIRE.

Que m'annoncez-vous ? Jules de Mortemer....

WILFRIDE.

A cessé d'exister !

FREDEGAIRE.

Qu'entends-je ? Par quelle fatale circonstance a-t-il donc perdu le jour dans la force de son âge ?

WILFRIDE.

Vous savez que n'ayant pu être admis au nombre des croisés, il se mit à la tête d'un parti d'indépendans, et que sous le nom de Mathias, il se rendit célèbre par les tributs qu'il levait dans les environs de son château et sur les voyageurs. Au coucher du soleil, une femme se présente à la porte du château et demande l'hospitalité. Ses vêtemens sont grossiers. Mais elle est belle ! on la conduit à Jules de Mortemer. Tandis qu'il se félicite d'une si belle proie, le son du cor se fait entendre en dehors. On baisse le pont-levis ; aussitôt un chevalier s'avance avec rapidité. La couleur de son

écharpe est celle qui désigne l'espérance. Ce chevalier est suivi d'un écuyer et d'un nombre considérable d'hommes d'armes. On veut s'opposer à son entrée ; mais il force le passage et pénètre dans la cour du château. Le beffroi rassemble les indépendans. Jules accourt à leur tête. L'écuyer du chevalier réclame alors , au nom de son maître , la belle voyageuse , que votre frère refuse de lui rendre. Le plus terrible combat s'engage. Nous nous battons avec fureur. Mais tout cède au courage surnaturel du chevalier inconnu , dont l'exemple anime les siens. Il joint enfin Jules de Mortemer , et lui fait payer de la vie un moment d'inutile résistance. Les indépendans fuient et se dispersent , réduits à un bien petit nombre ; et je cours moi-même cacher , dans le bois le plus voisin , la douleur que me causent notre ruine et la perte de notre chef !

FRÉDEGAIRE.

Malheureux Jules , ta mort m'enlève un appui bien nécessaire !

WILFRIDE.

Après notre désastre , je résolus de me rendre à Mortemer , où je vous croyais , madame. Par prudence je ne marchai que dans l'obscurité , loin des routes fréquentées. Je m'égarai dans les bois dont je n'osais sortir ; et la nuit dernière je me trouvai sur les bords de la Vivonne , au pied du rocher sur lequel s'élève le château de Lusignan. Pressé par la fatigue et le besoin , je m'approche de ces murs où j'espère obtenir quelque secours. Quel est mon étonnement ! lorsqu'à la faveur de la lune , dont les rayons éclairaient les remparts , j'aperçois une femme debout , appuyée sur les créneaux , et plongée dans une profonde rêverie. Ses traits frappent ma vue , et je reconnais cette même dame à qui nous devons notre malheur ! Le terrible chevalier est donc dans le château ! L'idée du danger ranime mes forces ; je méloigne avec rapidité ; j'arrive ce matin à Poitiers. Je m'informe de vous ; on m'apprend que vous êtes dans ce palais ; je viens solliciter l'honneur de vous être présenté , et votre bonté daigne m'admettre à cet honneur.

FRÉDEGAIRE.

Je vous sais gré , Wilfride , du parti que vous avez pris. Mais vous paraissez souffrir.....

WILFRIDE.

Je l'avoue , madame , la fatigue et la faim.....

FRÉDEGAIRE.

Théobald , conduisez-le et que rien ne lui manque. (à Wilfride.) Ici , vous êtes étranger , inconnu ; fuyez , autant qu'il sera possible , les regards indiscrets ; observez un silence absolu , et comptez sur mes bienfaits , si vous me servez avec fidélité.

WILFRIDE.

Madame, je vous suis dévoué !

FREDEGAIRE.

Allez ! ... Théobald, vous viendrez prendre mes ordres sans retard !

THEOBALD.

Je serai bientôt de retour.

Wilfride et Théobald sortent par le fond, à droite.

SCÈNE XIII.

FREDEGAIRE *seul.*

Quels peuvent être cette femme et son chevalier ? Je ne sais ; mais leur arrivée à Lusignan ; le voyage du concierge Roger ; la résolution soudaine du comte d'aller visiter ce château ; tout m'inquiète et m'allarme. Cette femme est belle ! Serait-ce une rivale que j'aurais à redouter ? et je le souffrirais ! Une autre que moi prendrait la place d'Eléonore ! ... A quel affreux supplice me livre mon incertitude, et que je paye cher mon refus imprudent d'aller à Lusignan !

(Théobald entre par le fond, à droite.)

SCÈNE XIV.

FREDEGAIRE, THEOBALD.

FREDEGAIRE.

Tout est-il prêt pour mon départ ?

THEOBALD.

Oui, madame, je n'ai rien négligé pour votre retour à Mortemer.

FREDEGAIRE.

Je ne vais pas à Mortemer.

THEOBALD.

Où donc, madame ?

FREDEGAIRE.

A Lusignan.

THEOBALD.

A Lusignan !

FREDEGAIRE.

Wilfride et toi m'y suivrez.

THEOBALD.

Mais, madame, quel motif ...

FREDEGAIRE.

Cette femme inconnue ...

THEOBALD.

Est-elle la première qui ait trouvé à Lusignan une généreuse hospitalité !

FRÉDEGAIRE.

Elle est belle, Théobald ! séduisante sans doute, et Raymond loin de moi est exposé au danger de la voir ! et si l'arrivée de cette femme n'était pas un simple hazard ? Si quelqu'intrigue secrète.... Je veux aller à Lusignan.

THEOBALD.

Sous quel prétexte y paraîtrez-vous, madame, après votre refus ?

FRÉDEGAIRE.

Ma volonté suffit. Malheur à cette belle inconnue, si je trouve en elle une rivale ! Malheur à Raymond lui-même, s'il porte ailleurs qu'à mes pieds, son amour et ses vœux !... Partons !

(Ils sortent par le fond, à droite.)

Fin du premier acte.

A C T E II.

Le théâtre représente les jardins du château de Lusignan. Sur le côté, à gauche, un pavillon.

SCÈNE PREMIÈRE.

ELEONORE seule ; elle entre d'un air préoccupé et rêveur, par le fond, à gauche.

Je ne saurais supporter une plus longue attente ; il faut que mon sort se décide. Il faut que Raymond prononce entre son épouse, innocente, mais accusée ; et Frédegair, coupable, mais triomphante !... Malheureuse Eléonore ! à quel degré d'infortune et d'abaissement suis-je réduite ! ô Raymond, cher et constant objet de ma tendresse, peux-tu croire que j'aie jamais cessé de t'aimer ?

Isoline accourt par le fond, à droite.

SCÈNE II.

ELEONORE, ISOLINE.

ÉLEONORE.

Eh bien ! Isoline, ton père.....

ISOLINE.

N'est pas encore revenu de Poitiers, madame ; et j'augure bien de son absence prolongée.

ÉLÉONORE

Puisse-t-il voir mon époux et le décider à se rendre seul en ces lieux.

ISOLINE.

Je n'en doute pas : le comte Raymond est si bon , si aimable ! tout s'arrangera au gré de vos désirs. Mais , ma chère maîtresse , comment se fait-il donc que nous ayons le bonheur de vous revoir , après les complots de cette méchante baronne de Mortemar ?

ÉLÉONORE.

Je t'ai dit qu'à peine arrivée à Gaza , j'eus lieu de soupçonner une secrète intelligence entre Almoraïde et Frédegair. J'en fus convaincue , lorsqu'au milieu du désastre de cette ville , je vis paraître devant moi cette femme artificieuse , conduisant elle-même le jeune frère de Saladin. Prince , lui dit-elle , je remplis ma promesse ; Eléonore est en votre pouvoir. Jurez de ne jamais lui rendre la liberté !... Almoraïde prononça ce cruel serment. Alors Frédegair s'adressant à moi : ne cherche point à rompre tes fers. Dès cet instant ; ton époux te croit coupable , et tu as perdu son estime et son cœur ! Je conçus aussitôt la profonde scélératresse du plan que Frédegair avait combiné ; et je tombai sans connaissance aux pieds de ce monstre , dans les yeux duquel je lisais la joie barbare que lui causait ma douleur.

ISOLINE.

Que n'étais-je là pour vous prodiguer mes soins !

ÉLÉONORE.

Quand je repris mes sens , je me trouvai sur le vaisseau d'Almoraïde. On me transporta au Caire , dans le palais de mon ravisseur. Quels termes pourraient te peindre ma souffrance ! le temps s'écoulait sans aucune nouvelle de Raymond. Il ne me fut plus possible de douter que trompé par Frédegair , il m'abandonnât sans retour ! Cependant , j'étais sans cesse exposée aux persécutions d'un amour impétueux , que la résistance irritait encore. Enfin , un jour , qu'Almoraïde , emporté par sa funeste passion , me laissait tout appréhender de sa violence , égarée moi-même par la crainte et le désespoir , je saisis le poignard dont il était armé , et le lui plongeai dans le sein !

ISOLINE.

Oh ! madame , quelle affreuse extrémité !

ÉLÉONORE.

A peine eus-je commis cette action , en quelque sorte involontaire , que j'en eua la plus vive horreur ! mais quelles furent mon admiration et ma surprise , lorsqu'au lieu d'une vén-

geance facile , Almaraide , convaincu de l'horreur que m'inspirait son amour , et n'écoulant plus que sa magnanimité naturelle , ordonna que mes jours et ma personne fussent respectés ; il fit plus , il me rendit la liberté , et commanda que je fusse ramenée aux rives de la France. La reconnaissance m'imposait le devoir de lui prodiguer mes soins. Mais dès qu'il eût recouvré la santé , je m'embarquai au port d'Alexandrie , et je vognai vers ces contrées , impatiente à la fois d'y arriver , et redoutant l'accueil que je devais y recevoir.

ISOLINE.

Mais vous êtes arrivée ici , seule , à pied , sous des vêtements indignes de votre rang.

ÉLÉONORE.

Eclairée sur les intrigues de Frédegair , je sentais la nécessité de ménager ma première entrevue avec mon époux , et de le voir seul pour le détromper avec moins de peine. Dans ce dessein , il m'importait que Frédegair ne fût point informée de mon retour ; car elle pouvait par ses artifices rendre tous mes efforts inutiles. Je débarquai donc à la baie de Luçon , sans me faire connaître et sous les habits que tu m'as vus. J'appris que Frédegair ne quittait plus le comte et qu'elle était avec lui à Poitiers. Je résolus de me rendre ici , afin de concerter avec toi et ton père mes premières démarches. Je me mis en route : je m'aperçus bientôt que j'étais suivie par un chevalier , accompagné de plusieurs hommes d'armes ; il se tenait constamment à une certaine distance de moi. La visière de son casque était toujours baissée , et je n'entendais aucune parole sortir de sa bouche. Cette rencontre m' alarma d'abord ; mais la conduite réservée du chevalier me rassura peu-à-peu et je continuai ma route. Le soir du troisième jour , j'arrivai à la porte d'un château.....

ISOLINE.

Mon père m'a raconté vos dangers dans ce vilain château , et l'obligation que vous avez à un brave chevalier.....

ÉLÉONORE.

C'est lui qui me suivait avec tant de persévérance. Après m'avoir délivrée , il me laissa libre , lorsque le jour reparut. Il reçut mes remerciemens avec un noble intérêt ; mais sans y répondre , et continua à m'accompagner comme auparavant. Ce n'est qu'aux portes même de ce château que j'ai cessé de voir ce personnage mystérieux.

ISOLINE.

Tout cela est bien étrange ; mais , enfin , vous voilà , madame , et votre retour sera pour tout le monde une époque de bonheur !

(On entend dans l'éloignement trois fois le son du cor.)

ÉLÉONORE.

Que nous annonce la sentinelle du Donjon ? serait-ce ton père ?

ISOLINE.

Non , madame , le cor ne se fait entendre que pour des étrangers.

ÉLÉONORE.

Tu vas les recevoir. Je me retire. Je ne veux paraître aux yeux de personne , avant d'avoir vu mon époux. Tu m'enverras ton père dès qu'il sera revenu.

(Elle sort par le fond , à gauche.)

SCÈNE III.

ISOLINE , seule.

Qui peut donc venir si mal à-propos nous rendre une visite , dont nous nous serions bien passées ?

(*Albernandas et Gondibert entrent par le fond , à droite. Ils sont précédés par un soldat , qui leur montre Isoline et se retire.*)

SCÈNE IV.

ALBERNANDAS , ISOLINE , GONDIBERT.

GONDIBERT.

C'est à l'aimable fille du concierge de Lusignan que j'ai le plaisir de rendre mes hommages.

ISOLINE.

Vous êtes trop honnête , sire écuyer ; qu'y a-t-il pour votre service ?

GONDIBERT , montrant *Albernandas*.

Je sollicite pour mon maître , la faveur d'être admis dans le château.

(*Albernandas , par ses gestes , exprime la même demande.*)

ISOLINE (le regardant avec surprise.)

Pour votre maître !

GONDIBERT.

Il est chevalier.

(*Albernandas l'affirme.*)

ISOLINE.

Mon père est absent ; mais c'est égal. Je prends sur moi de vous recevoir , seigneur chevalier. Je suis sûre qu'il ne m'en saura pas mauvais gré.

(*Albernandas la remercie.*)

GONDIBERT.

Mon maître ne sera pas importun ; il est d'une illustre maison ; c'est tout ce que je puis vous dire de lui. Il arrive d'Égypte , et retournera bientôt en Palestine. Pour moi , dégoûté des voyages lointains , je me retirerai dans le Béarn , ma patrie , où je serais trop heureux de trouver dans quelque château une fille de concierge aussi avenante que vous.

ISOLINE.

Vous êtes galant , sire écuyer ; mais nous ne sommes pas en Béarn !... (*à part à Gondibert.*) Est-ce que votre maître ne parle pas ?

GONDIBERT.

Non , gentille demoiselle.

ISOLINE.

Jamais ?

GONDIBERT.

Jamais.

ISOLINE.

Que je le plains ! mais on peut du moins le voir , et je voudrais connaître ses traits.

GONDIBERT.

Je ne vous le conseille pas , ils sont affreux.

ISOLINE.

Vous plaisantez ! tout en lui annonce le contraire.

GONDIBERT.

C'est pourtant le motif qui lui fait tenir sa visière toujours baissée.

ISOLINE.

Allons ! allons ! vous vous moquez de moi... seigneur chevalier , daignez au moins me faire voir vos traits.

GONDIBERT.

N'insistez pas....

ISOLINE.

Je vous en prie !

GONDIBERT.

Vous le voulez absolument ?

(*Abermandas lève sa visière et laisse voir un masque hideux , qui lui couvre le visage. Il abaisse aussitôt sa visière. Isoline jette un cri , en reculant d'horreur.*)

GONDIBERT , souriant.

Vous voilà punie de votre curiosité !

ISOLINE.

Oh mon dieu !... mais j'y pense ! sa visière est toujours baissée ; il ne parle pas !... Seigneur chevalier , je suis à vous dans un instant !

(*Elle sort , en courant , par le fond , à gauche*)

SCÈNE V.

ALBERMANDAS, GONDIBERT.

GONDIBERT, *riant.*

La voilà partie sans en demander davantage.

(Albermandas lui fait signe de se taire.)

Oh ! seigneur, nous sommes bien seuls ; vous pouvez vous montrer et parler sans crainte. Débarrassez-vous un moment de ce masque officieux dont vous couvrez à volonté votre figure, et qui vient de produire un si merveilleux effet sur cette jeune fille.

(Pendant ce couplet, Albermandas regarde avec soin de tous côtés, et finit par lever sa visière avec son masque. Il paraît sous ses traits naturels.)

ALBERMANDAS.

Nous sommes au château de Lusignan ; je dois prendre beaucoup de soins pour n'être pas reconnu.

GONDIBERT.

Eh ! qui reconnaîtrait sous ce déguisement le prince Almoråde, le frère de l'illustre Saladin ?

ALBERMANDAS.

Le plus puissant motif me commande ces précautions sévères. L'action désespérée à laquelle Eléonore s'est portée envers moi, m'a prouvé que la mort lui était moins odieuse que mon fatal amour ; et un juste retour sur moi-même m'a fait dompter enfin cette passion insensée. Mais en rendant la liberté à cette femme vertueuse, aujourd'hui si infortunée par ma faute, j'ai senti que je ne m'acquittais pas assez de mes torts. J'ai voulu lui servir de protecteur dans son voyage, et j'ai résolu de l'aider, s'il le faut, à recouvrer l'estime et le cœur de son époux.

GONDIBERT, *gaiment.*

Et dans ce dessein, seigneur, tandis que la comtesse de Poitiers s'embarque pour retourner chez elle, vous montez, avec moi et vos autres esclaves chrétiens, sur un second navire qui, faisant voile en même temps que le premier, ne le perd pas de vue dans toute la traversée. Arrivé en Poitou, vous suivez avec la même constance les traces de la belle voyageuse, et bien lui en a pris ! Enfin, vous pénétrez après elle jusques dans ces lieux ! Mais croyez-vous, prince, que vos soins en sa faveur et votre présence ici, passent aux yeux du comte Raymond pour une preuve bien rassurante de l'innocence et de la vertu de son épouse ? N'aurait-il pas mieux valu rester au fond de l'Egypte et laisser à Eléonore, seule

et loin de vous , le soin d'adoucir et de dissiper les soupçons jaloux de Raymond ?

ALBERMANDAL.

Non. Tout accuse Eléonore. Les faits déposent évidemment contre elle ; et pour se justifier , il ne suffit pas à la comtesse de se présenter devant son époux. Sa liberté recouvrée , son retour volontaire ne prouvent rien en sa faveur. L'adroite et perfide Frédegairé pourrait même les tourner à son avantage. Il faut à Eléonore une preuve authentique , irrécusable , foudroyante pour son ennemie ! Seul , je peux la lui fournir ; mais je ne le peux qu'ici ! mon plan est formé ; toutes mes dispositions calculées. Une lettre que j'ai préparée doit en assurer le succès. Mais il tient surtout à ce que rien ne puisse faire soupçonner ma présence en ces lieux. Telle est la cause de mon déguisement , et du choix que j'ai fait , de soldats chrétiens , au lieu de musulmans , pour m'accompagner. Je vous ai promis la liberté pour récompense de votre zèle à me servir dans mon entreprise...

GONDIBERT.

Et nous sanrons mériter ce bienfait. Mais à vous parler franchement , seigneur , je ne vois pas trop comment vous réussirez à justifier la comtesse.

ALBERMANDAS.

Je te l'apprendrai bientôt. Avant tout ; je veux être instruit du sort que Raymond réserve à son épouse. Si le pouvoir de la vertu et l'accent de la vérité suffisent pour dissiper son erreur , je pars aussitôt sans me faire connaître. Mais si les calomnies de Frédegairé l'emportent sur la vérité , c'est à moi de confondre l'imposture , et le ciel m'aidera , j'espère , dans ce dessein !... Mais on vient de ce côté !... Reprenons chacun notre rôle , et que la prudence dirige nos discours et nos actions !

(*Il baise la visière de son casque . Isoline entre d'abord par le fond , à gauche . Elle est suivie d'Eléonore .*)

SCÈNE VI.

ELEONORE, ALBERMANDAS, ISOLINE, GONDIBERT.

ISOLINE.

Venez , venez , madame , les voici.

ÉLÉONORE.

Ciel ! mon libérateur !

ISOLINE.

J'aurais parié que c'était lui. (*Albermandas met un genou en terre devant la comtesse , qui le relève .*)

ÉLÉONORE.

Généreux chevalier , vous avez protégé , sans la connaître ,

une pauvre voyageuse. Il est doux pour la comtesse de Poitiers de vous en témoigner ici toute sa reconnaissance. (*Albermandas témoigne qu'il reconnaît Éléonore.*)

GONDIBERT.

Mon maître regrette vivement, madame, de ne pouvoir vous exprimer tout ce qu'il éprouve en ce moment.

ISOLINE.

J'ai dit à madame tout ce que je sais de votre maître. Quel dommage ! un si brave chevalier !

ÉLÉONORE.

Seigneur, je partage sincèrement le malheur dont vous avez à gémir. Mais ne puis-je savoir quel motif vous a conduit ici, et comment je dois m'acquitter du service important que vous m'avez rendu ! (*Albermandas n'exige rien ; il est tout dévoué à la comtesse.*)

GONDIBERT.

Mon maître se trouve trop heureux, madame, d'avoir pu vous être utile. Un asyle pour cette journée, est tout ce qu'il sollicite.

ÉLÉONORE.

Chevalier, vous êtes ici chez vous. Je ne chercherai pas à pénétrer, par une curiosité indiscrete, le mystère dont vous vous enveloppez... Isoline, tu donneras des ordres pour que tous les égards soient prodigués au chevalier et à sa suite.

(*Albermandas remercie vivement.*)

GONDIBERT.

Nos hommes d'armes resteront dans le village, madame. Mon maître desire seulement que je sois près de lui.

ISOLINE.

Je vais vous faire conduire à l'appartement qui vous est destiné.

GONDIBERT.

Mon maître ne sera pas fâché de quitter ses armes.

ISOLINE, à part à Gondibert.

Excepté son casque !

ÉLÉONORE.

Chevalier, j'espère vous retenir ici plus d'un jour. Ce serait trop peu pour ma reconnaissance. (*Albermandas s'incline avec reconnaissance, etc.*)

ISOLINE.

Comptez sur tous nos soins. Rien ne vous manquera.

GONDIBERT, à part, à Isoline.

Excepté l'espoir de vous plaire, gentille demoiselle.

ISOLINE.

Venez, s'il vous plaît, seigneur chevalier ! (*Isoline, Albermandas et Gondibert entrent dans le pavillon à gauche.*)

SCÈNE VII.

ELEONORE, *seule.*

Quel est ce chevalier mystérieux ! ne dois-je qu'au hasard et aux lois de la chevalerie, la protection qu'il m'a donnée ; ou quelque autre motif secret l'attache-t-il à mes pas !... Hélas ! le malheur me rend craintive et défiante ! Sans cesse et malgré moi , je redoute de nouvelles perfidies ! Cruelle Frédegair, ce n'est pas un des moindres tourmens auxquels tu m'as condamnée ! Mais Roger ne revient pas ! avec quelle inquiète impatience j'attends son arrivée ! Qui peut le retenir , et qu'aura-t-il à m'apprendre ! (*Isoline sort du pavillon à gauche.*)

SCÈNE VIII.

ELEONORE, ISOLINE.

ISOLINE.

Madame , je viens de remplir vos intentions.

ÉLÉONORE.

Bien , mon amie ! Ce chevalier n'est plus un simple étranger pour moi.

ISOLINE.

Et pour nous donc ? ne vous a-t-il pas sauvé la vie ? .. Mais qui vient ici ?

ÉLÉONORE.

N'est-ce pas ton père ?

ISOLINE.

Oui , madame , oui , c'est lui. (*Roger entre par le fond , à droite , en parlant à la cantonade.*)

SCÈNE IX.

LES MEMES, ROGER.

ROGER *avec humeur.*

C'est bon ! c'est bon ! j'irai le voir tout à l'heure !

ISOLINE.

Qui donc , mon père ?

ROGER.

Eh parbleu ! ce brave chevalier , que tu as bien fait d'accueillir !

ÉLÉONORE, *inquiète.*

Qu'avez-vous , Roger ? vous paraissez mécontent ?

ROGER.

C'est que je le suis , madame , et beaucoup.

ÉLÉONORE.

Mon époux refuserait-il de me voir et de m'entendre ?

ROGER.

Non , non , madame. Je l'en crois incapable.

ISOLINE.

Qui vous met donc en colère ?

ROGER.

Qui ? et morbleu ! cette baronne de Mortemer , que dieu confonde ! Elle ne m'a pas permis d'approcher de monseigneur.

ÉLÉONORE avec douleur.

Vous n'avez pas vu Raymond.

ROGER.

Bah ! impossible , madame ! cette méchante femme s'est emparée de lui , elle commande en maîtresse dans le palais , et ses ordres y sont , je crois , plus respectés que ceux du comte ; car elle a placé partout ses créatures , et les domestiques les plus intimes de monseigneur lui sont dévoués.

ISOLINE.

Mais Josselin , mon père ?

ROGER.

Josselin ! Josselin !.... je l'ai vu !.... oh ! toujours le même , madame , toujours fidèle !

ISOLINE.

Il m'aime donc toujours !

ROGER.

Eh sans doute !

ISOLINE.

Tant mieux !

ROGER.

Tant mieux ! tant mieux ! à quoi ça nous sert-il ? ça n'a pas empêché que cette maudite baronne de Mortemer ne m'ait renvoyé....

ISOLINE.

Renvoyé !

ROGER.

Eh oui ! Le nom seul de Lusignan la met en fureur. A peine a-t-elle su que j'étais au palais , qu'elle m'a fait ordonner de sortir à l'instant de Poitiers , sans parler , sans être même présenté à monseigneur. Il a fallu obéir , car on était tout prêt à employer la violence pour m'y contraindre.

ÉLÉONORE.

Comment parvenir jusqu'à Raymond ?.... Comment tromper la vigilance de Frédegairé ?

ROGER.

Oh ! je n'ai pas perdu la tête. Ne voulant , d'après votre ordre

expres, confier le secret de votre retour à personne, pas même à Josselin, j'ai eu recours à un protecteur tout puissant auprès du comte. Je l'ai vu, madame, il m'a embrassé cet ange de paix, qui plaidera pour vous dans le cœur de votre époux!

ÉLÉONORE.

Ciel! mon fils....

ROGER.

Est à Poitiers, madame, depuis ce matin!

ISOLINE.

Le jeune prince est à Poitiers, et Josselin m'aime toujours! que de bonheur à la fois!

ÉLÉONORE.

Etre si près de mon fils, et ne pouvoir jouir de ses embrassements!

ROGER.

Vous le verrez, madame, vous le verrez! je vous en réponds! je lui ai fait une si belle description de ce château que je lui ai donné la plus grande envie de le voir. En quittant le palais de Poitiers, j'ai su tirer parti de ce désir. J'ai engagé votre fils à prier monseigneur de l'amener ici. J'ai chargé Josselin d'appuyer cette demande, et je ne doute pas qu'un de ces jours nous ne les voyons arriver, en dépit de la baronne de Mortemer.

ÉLÉONORE.

Cher enfant! tu seras peut-être ma seule joie, mon unique consolation!... Mais j'ai besoin de calmer l'agitation que me causent ces nouvelles. Un peu de solitude m'est nécessaire!... Roger, je me repose sur vous du soin de tout ce qui m'intéresse!

ROGER.

Madame, daignez être sans inquiétude. Je veillerai à tout, et je vais commencer par notre pieux chevalier!

ÉLÉONORE.

Puissent vos espérances bientôt se réaliser! (*Éléonore et Roger sortent par le fond, à gauche.*)

SCÈNE V.

ISOLINE, seule.

Josselin viendrait ici! quel plaisir de le revoir! Mais quand viendra-t-il? et comment le recevrai-je? Depuis qu'il est de retour, n'être pas même venu me voir! c'est affreux! mais on vient!.... c'est lui!.... c'est Josselin!.... (*Josselin entre par le fond, à droite.*)

SCÈNE XI.
ISOLINE, JOSSELIN.

JOSSELIN.

Chère Isoline !

ISOLINE *d'un ton fâché.*

Oui , messire Josselin... c'est moi !

JOSSELIN.

Je vous revois enfin !

ISOLINE.

Il ne tenait qu'à vous de me revoir plus tôt.

JOSSELIN.

Quelle froideur dans votre accueil ! pourquoi cet injuste reproche !

ISOLINE.

Injuste ! quand on aime bien , on le témoigne par un peu plus d'empressement.

JOSSELIN.

Mais le devoir....

ISOLINE.

Votre premier devoir était de venir ici.

JOSSELIN.

Pouvais-je disposer de mes instans au gré de mon cœur ?

ISOLINE.

Non , j'en conviens.

JOSSELIN.

Il m'en a bien coûté pour ne pas céder au désir de vous renouveler l'assurance du plus constant amour !

ISOLINE.

Bien vrai ?

JOSSELIN.

Pouvez-vous en douter ?

ISOLINE.

Non. Car mon père m'en a assurée !

JOSSELIN.

Pourquoi donc cette colère ?

ISOLINE.

Oh ! j'avais l'air bien plus fâchée que je ne l'étais en effet !
(*Roger entre par le fond , à gauche.*)

SCÈNE XII.
ROGER, ISOLINE, JOSSELIN.

ROGER.

Comment ! Josselin ici ! (*à Isoline.*) Que diable fais-tu donc , au lieu de m'avertir de son arrivée ?

ISOLINE.

Nous causons un peu.

ROGER, à Josselin.

Que viens-tu nous annoncer ?

JOSELIN.

Que monseigneur me suit avec son fils.

ROGER.

Déjà ?

JOSELIN.

Je les devance de quelques instans pour vous en prévenir!

ISOLINE.

Quel bonheur ! quelle joie !

ROGER.

Ils viennent ici ! Mais la baronne de Mortemer est sûrement avec eux ?

JOSELIN.

Non. Ce voyage lui déplaisait, elle s'y est opposée, mais en vain.

ISOLINE.

Tant mieux !

JOSELIN.

Piqué de voir qu'Héliodore l'emporte sur elle, Frédegairc est allée à Mortemer.

ROGER.

Notre satisfaction sera donc complète !

ISOLINE.

Mais, mon père, rien n'est prêt pour la réception de Monseigneur.

ROGER.

Eh bien ! Qu'attends tu ? Cours.....

ISOLINE, (jeu de théâtre.)

Oui, mon père.

ROGER.

Donne les ordres nécessaires pour le repas.

ISOLINE.

Oui, mon père.

ROGER.

Avertis les habitans du village.

ISOLINE.

Oui, mon père.

ROGER.

Dispose une petite fête.....

ISOLINE.

Oui, mon père..... Et notre bonne maîtresse ?

JOSELIN.

Sa maîtresse !

ROGER.

Je me charge du soin de la prévenir!... Vas donc! vas donc vite!

ISOLINE.

Mon dieu! mon dieu! c'est pour en perdre la tête de plaisir!

(Elle sort par le fond, à gauche.)

SCÈNE XIII.

ROGER, JOSSELIN.

JOSSELIN.

Que veut dire Isoline? elle parle de notre maîtresse?

ROGER.

Mon ami, un service vaut une récompense... Apprends donc que ce revenant, auquel tu n'as pas voulu croire, c'est Eléonore!

JOSSELIN.

Elle est ici!

ROGER.

Oui. Après une longue suite d'événemens extraordinaires, le ciel nous l'a rendue depuis hier!

JOSSELIN.

Par quel miracle!.. Mais avant tout, de grâce, conduisez-moi devant elle! que je puisse lui exprimer le bonheur, l'ivresse que je ressens!

ROGER.

Viens, mon ami, viens! elle aura bien du plaisir à te revoir!

(Fausse sortie. On entend, dans l'éloignement, une fanfare de cors.)

JOSSELIN.

C'est monseigneur qui entre au château.

ROGER.

Il faut le recevoir. Nous saisissons le premier moment favorable pour nous présenter seuls à madame; afin de concéder avec elle la première entrevue de ces deux époux. En attendant, le plus profond silence sur ce que je viens de t'apprendre! à la moindre indiscretion, les agens de Frédegairre l'auraient bientôt instruite!

JOSSELIN.

Eh! je conçois combien il est important qu'elle ignore cet heureux retour!

ROGER.

Voici monseigneur!... Sois attentif au moindre mot que je te dirai!

(*Raymond, Héliodore et leur suite entrent par le fond, à droite.*)

SCÈNE XIV.

RAYMOND, HELIODORE, ROGER, JOSSELIN,
suite, etc.

ROGER, à *Raymond*.

O mon prince ! il m'est donc enfin permis de déposer à vos pieds l'hommage de mon sincère attachement !

RAYMOND.

Mon cher Roger, on m'a instruit de ce qui vous est arrivé ce matin au palais. Je suis bien aise, en venant ici, de vous prouver que l'on n'a pas suivi mes intentions à votre égard.

HELIODORE.

Je disais bien, quand tu te désolais, que mon père n'était pour rien là dedans.

ROGER.

Je n'en ai pas douté, monseigneur.... Cependant, on ne m'en a pas moins chassé....

RAYMOND.

C'est un grand tort ! il ne se renouvellera jamais ! Eh bien, Roger, comment gouvernez-vous ce domaine ?

ROGER.

J'ose espérer que monseigneur trouvera tout en bon état. Je n'ai rien négligé pour cela ; je sais combien ce séjour lui est cher par d'heureux souvenirs !

RAYMOND.

Heureux ! Oui, autrefois !

ROGER.

Encore aujourd'hui ! toujours !

RAYMOND.

Bon Roger ! vous ignorez....

ROGER.

Je n'ignore rien, monseigneur ! Josselin m'a raconté.... Je vous prédis que vous reverrez madame la comtesse.

RAYMOND, *avec force*.

Jamais !

ROGER.

Bientôt !

HELIODORE.

Que j'aime à t'entendre parler ainsi !

ROGER.

Faut-il comme ça désespérer du bonheur ?

JOSSELIN, *bas à Roger*.

De la discrétion !

RAYMOND.

Laissons cet entretien ! . . N'avez-vous ici rien de nouveau ?

ROGER.

Oh ! que si fait , monseigneur ! il y a des choses qui vous surprendront agréablement.

JOSSÉLIN , *bas à Roger.*

De la prudence , donc !

ROGER.

Un chevalier est venu ce matin demander l'hospitalité , qu'on s'est empressé de lui accorder.

RAYMOND.

Quel est ce chevalier ?

ROGER.

Il cache son nom et sa famille. C'est un vœu qu'il a fait en prenant la croix ; il ne parle pas et ne montre jamais son visage , parce que les Sarrazins , dont il a été prisonnier , lui ont coupé la langue et l'ont horriblement défiguré. Je tiens ces détails de son écuyer.

HELIODORE.

Pauvre chevalier ! il m'intéresse !

RAYMOND.

Ne peut-on lui parler et lui prodiguer au moins des soins et des consolations ?

ROGER.

Tenez , monseigneur , le voici ! le bruit de votre arrivée est sans doute parvenu jusqu'à lui.

(*Albermandas et Gondibert sortent du pavillon. Albermandas est sans armes , excepté son casque.*

SCÈNE XV.

LES PRÉCÉDENS , ALBERMANDAS , GONDIBERT.

(*Albermandas salue Raymond avec respect.*)

GONDIBERT.

Mon maître s'empresse de venir rendre hommage au noble comte de Poitiers.

RAYMOND.

Chevalier , vous ne devez encore l'hospitalité dans ce château , qu'à la loi commune à tous ceux qui s'y présentent. Mais je suis persuadé qu'un peu plus de confiance de votre part , nous fera reconnaître en vous des titres particuliers à cet accueil.

(*Albermandas prend la main du comte et la place sur son cœur.*)

HELIODORE.

Oui. Je suis sûr que vous méritez notre amitié.

Albermandas la désire , etc.

ROGER, à Raymond.

Il y a déjà des droits, monseigneur. C'est à sa valeur que nous sommes redevables de la mort du brigand Mathias.

RAYMOND.

Chevalier, je me charge avec plaisir de la reconnaissance de mes vassaux.

Albermandus remercie, etc.

HELIODORE.

Brave chevalier, permettez-moi de vous embrasser

RAYMOND.

Mon fils, tu viens d'apprendre ses malheurs.

HELIODORE.

Oh ! je l'aime assez déjà pour ne pas craindre sa figure.

(Albermandus presse Héliodore contre son sein. Dans ce moment, on entend une musique champêtre et gaie.)

ALBERMANDAS, bas à Gondibert.

L'aimable enfant !

GONDIBERT, bas à Albermandas.

Observez vous, seigneur !

RAYMOND.

Qu'est-ce que cela ?

ROGER.

Monseigneur, ce sont vos vassaux qui vous prient de leur permettre de célébrer votre retour.

HELIODORE.

Oh c'est charmant !... Mon père, ne les refusez pas

RAYMOND.

Qu'ils viennent

ROGER.

Pendant ce temps, je veillerai au repas ! *(bas à Josselin,)* et je préviendrai la comtesse !

RAYMOND.

Chevalier, prenez place à mes côtés.

(Le chœur, le ballet, et Isoline à leur tête entrent par le fond, à droite. On apporte des sièges pour Raymond, etc. tout le monde se range des deux côtés ; sur le devant de la scène. Roger et Isoline sont au milieu, avec le ballet, etc.)

S C È N E X V I.

LES PRÉCÉDENS, ISOLINE, chœur, hommes d'armes, etc.

ROGER.

C'est cela, ma fille, c'est cela ! allons, courage !

ISOLINE, à Raymond.

Prince, à la ville on cache des perfidies sous de belles apparences; ici, les dehors sont les interprètes sincères du cœur. Daignez donc voir dans notre gaité, le bonheur que nous cause votre présence; et dans nos jeux, notre désir de vous plaire.

RAYMOND.

Mes amis, je suis au sein de ma famille; votre joie aura toujours des charmes pour moi.... Isoline, je vous remercie de la grâce que vous mettez à tout ceci.

HÉLIODORE.

Viens t'asseoir auprès de nous, Isoline.

ROGER.

Allons, mes enfans! commencez maintenant. (*Roger sort par le fond, à droite.*)

BALLET.

(*A la fin du ballet, Roger rentre par le fond, à gauche.*)

SCÈNE XVII.

LES MÊMES, ROGER.

ROGER.

Monseigneur, tout est prêt dans la salle du festin.

RAYMOND.

Nous allons nous y rendre.

(*Raymond se lève, ainsi qu'Albermandas, Héliodore assés déjà près de Roger.*)

ROGER, bas à Héliodore.

Demandez à rester ici avec Josselin. (*Bas à Josselin.*) Préviens le prince qu'il va revoir sa mère!

RAYMOND.

Allons....

HÉLIODORE.

Mon père, souffrez que je reste un moment ici avec Josselin.

RAYMOND.

Volontiers. Mais ne tarde pas à me rejoindre. Chevalier, daignez m'accompagner. (*Albermandas exprime qu'il ne le peut.*)

GONDIBERT.

Seigneur, depuis son affreux malheur, mon maître ne prend ses repas qu'en ma seule présence.

ISOLINE.

C'est triste! mais il fait bien.

RAYMOND.

Roger, que toutes les attentions soient prodiguées à ce brave guerrier! (*Albermandas remercie et rentre dans le palais.*)

lon avec Goudibert, Raymond, et tout le monde, sort par le fond à gauche. Josselin reste avec Héliodore.)

SCÈNE XVIII.

HELIODORE, JOSSELIN.

HÉLIODORE.

Pourquoi donc Roger me fait-il rester avec toi ?

JOSSELIN.

Il vous ménage un vif plaisir.

HÉLIODORE.

Lequel ?

JOSSELIN.

Celui d'apprendre des nouvelles de votre mère.

HÉLIODORE.

De ma mère ! sait-on où elle est ?

JOSSELIN.

Oui, monseigneur.

HÉLIODORE avec tristesse.

Bien loin d'ici !

JOSSELIN.

Non, monseigneur.

HÉLIODORE.

Toujours trop éloignée tant que je ne pourrai pas la voir chaque jour,

JOSSELIN.

Eh bien ! prince, elle n'est pas trop éloignée de vous !

HÉLIODORE.

Que dis-tu ?

JOSSELIN.

Que madame la comtesse est de retour.

HÉLIODORE.

A Poitiers ?

JOSSELIN.

Dans ce château.

HÉLIODORE.

Courons l'embrasser !

JOSSELIN.

Oui, monseigneur, nous irons, mais....

HÉLIODORE.

Tout de suite.

JOSSELIN.

De grâce, modérez votre joie ! promettez-moi....

HÉLIODORE.

Tout ce que tu voudras, pourvu que je voye ma mère !

JOSSÉLIN.

J'entends marcher avec précipitation.... Prince, venez dans les bras de votre mère ! (*Éléonore accourt par le fond, à gauche. Héliodore se précipite dans ses bras.*)

S C È N E X I X.

ELEONORE , HELIODORE , JOSSELIN.

ÉLEONORE.

Héliodore !

HÉLIODORE.

Ma mère ! (*Caresses mutuelles : après un moment d'effusion.*)

ÉLEONORE.

Fidèle Josselin, jamais je n'oublierai cette preuve de votre attachement. (*Josselin, un genou à terre, baise la main que lui tend Éléonore.*)

JOSSÉLIN.

O madame ! soyez heureuse ! c'est tout ce que je désire !

HÉLIODORE.

Combien ton absence m'e causait de chagrin ! Demande à Josselin comme j'ai pleuré !

ÉLEONORE.

Cher enfant !... Ah ! je n'aurais jamais dû te quitter !

HÉLIODORE.

Te voilà ! toutes nos peines sont oubliées ! Viens, maman, viens voir mon père : il est ici. Je veux avoir le bonheur de te présenter à lui. (*Il veut emmener Éléonore, qui résiste.*)

ÉLEONORE.

Ton père !

HÉLIODORE.

Il sera enchanté de te revoir :

ÉLEONORE.

Quelle horrible situation !

HÉLIODORE.

Tu hésites à venir ?

ÉLEONORE.

Héliodore ; je ne puis m'offrir ainsi aux yeux de ton père ! Des méchants ont, pendant mon absence, cherché à me perdre dans son cœur, et leurs complots n'ont que trop réussi ; ils osent m'accuser du crime le plus odieux.

HÉLIODORE.

Mon père ne le croit pas, j'en suis sûr.

ÉLEONORE.

Ah ! répétez-moi ces mots consolateurs ! j'ai besoin de les entendre !

HÉLIODORE.

Ne crains rien des méchants.

ÉLÉONORE.

Ainsi tu m'aimeras toujours!

HÉLIODORE.

Plus que jamais, puisque tu es malheureuse!

(Héliodore se jette dans les bras de sa mère. On entend les voix de Frédégaire et de Roger, encore dans la coulisse. Roger dit : Madame, vous n'êtes pas ici à Poitiers! Frédégaire répond : Je pénétrerai ce mystère! Elle entre par le fond, à droite, suivie de Roger et de Théobald. Au même instant, attirés par le bruit, Albermandas et Gondibert sortent du pavillon. Raymond et Isoline paraissent au fond, à gauche. Éléonore et son fils, qu'elle presse dans ses bras, sont au milieu de la scène. Josselin se rapproche de Roger. Tableau de surprise.)

SCÈNE XX.

GONDIBERT, RAYMOND, FRÉDÉGAIRE, ISOLINE,
ÉLÉONORE, HÉLIODORE, ALBERMANDAS.

GONDIBERT.

Quel bruit se fait entendre?

RAYMOND.

Éléonore!

FRÉDÉGAIRE, *(avec une fureur concentrée.)*

Ma rivale!

ISOLINE, *(soutenait Éléonore, prête à s'évanouir.)*

O ma chère maîtresse, quel moment pour vous!

RAYMOND, *(à Éléonore.)*

Vous, en ces lieux, Madame?

ÉLÉONORE, *(avec émotion.)*

Oui, Raymond, c'est moi, dont le ciel a permis le retour au sein de ma patrie, et dont tu dois la présence au courage de ce généreux chevalier.

(Elle montre Albermandas, qui repousse modestement cet éloge.)

FRÉDÉGAIRE *(à part à Théobald.)*

C'est le vainqueur de mon frère!..... *(Haut.)* Quel espoir ou quel projet ramène ici Éléonore de Lusignan, sous la protection d'un preux chevalier?

ÉLÉONORE.

L'espoir de recouvrer le bonheur; le projet de confondre

la calomnie. Je viens réclamer les droits sacrés d'épouse et de mère.

RAYMOND.

Ces droits ne sont plus les vôtres, Madame, vous les avez perdus.

HÉLIODORE.

O mon père ! (*A Frédegair.*) Et vous, Madame, qui êtes sa meilleure amie, défendez-la contre les méchans.

FRÉDEGAIRE.

Je fus son amie, lorsqu'elle était digne d'être aimée. Mais aujourd'hui, je le dis avec la plus vive douleur, Eléonore ne mérite plus que la colère d'un époux qu'elle a trahi, et l'indignation de ses amis !

(*Mouvement général d'horreur contre Frédegair.*)

ALBERMANDAS, (*bas à Gondibert.*)

Quelle audace !

GONDIBERT.

Silence ! écoutez.

ÉLÉONORE.

L'accusation est donc enfin publique. Je te rends grâce, Frédegair ! Ce n'est plus dans l'ombre que tu me portes tes coups ; ils en seront moins dangereux. Eh bien ! parle, quels sont les crimes que tu m'imputes ?

RAYMOND.

C'est à moi qu'il appartient de les faire connaître, Madame ; et puisque vous ne craignez pas d'appeler hautement sur votre tête la honte et le châtement qu'ils méritent, je déclare que séduite par le coupable amour du prince Almoraïde ; vous avez, de concert avec lui, ménagé votre fuite de Gaza ; et que vous avez été dans son palais, vous couvrir de l'opprobre, que par un retour, dont je ne puis deviner la cause, vous rapportez jusques dans ces lieux !

ÉLÉONORE.

Raymond, je n'ai jamais trahi la foi que je t'ai jurée. L'amour d'Almoraïde m'inspira toujours une profonde horreur. Ce sentiment exaspéré égara ma raison au point de me faire frapper ce prince de son propre poignard. Le ciel a voulu que cet événement, dont je n'attendais que la mort, rappelât Almoraïde à la vertu. Au lieu de se venger, il m'a rendu la liberté et les moyens de revenir près de toi.

(*Albermandas, emporté par un mouvement involontaire, affirme la vérité de ce récit.*)

FRÉDEGAIRE.

Chevalier, comment pouvez-vous être instruit de ces faits ?

GONDIBERT.

Mon maître ne croit pas que madame la comtesse ait pu manquer à l'honneur !

FRÉDEGAIRE.

Comte, une simple dénégation n'est qu'un aveu forcé.

ÉLÉONORE.

Eh ! comment suis-je en ces lieux ! Si j'aimais Almoraïde, l'aurais-je quitté pour venir m'exposer à la juste colère de mon époux ?

FRÉDEGAIRE.

Le serail offre aux princes musulmans plus d'un objet propre à les séduire ; et l'inconstance est pour eux une loi.

RAYMOND.

Est-il vraisemblable en effet, que frappé d'un coup, sans doute assez dangereux pour mettre ses jours en péril, il n'ait voulu d'autre vengeance que votre bonheur acheté aux dépens du sien ? Et c'est un prince africain qui dompte ainsi une passion portée jusqu'au délire ! Et c'est une chrétienne envers laquelle il se montre si généreux !

ALBERMANDAS, (*bas à Gondibert.*)

J'ai peine à me contenir ! (*Gondibert s'efforce de le calmer.*)

RAYMOND, (*à Eléonore.*)

La vérité vous accable, Madame !

ÉLÉONORE.

Non, Raymond ; mais l'étonnement que me cause tant de perversité ! Tu dois me croire plus que personne, toi, Frédegair, qui seule as conduit l'entreprise d'Almoraïde contre moi, et qui m'as livrée toi-même entre ses mains !

FRÉDEGAIRE.

Comte, c'est à vous d'apprécier ce reproche : il ne m'empêchera pas d'acquitter ce que je dois à l'amitié dont vous m'honorez. Je vous ai fait connaître la cause et les circonstances de l'enlèvement de la comtesse, j'en affirme de nouveau la vérité.

(*Albermandas fait un mouvement pour parler, Gondibert le retient.*)

RAYMOND, (*à Eléonore.*)

N'avez-vous, Madame, aucune preuve authentique contre les faits qui vous accusent ?

ÉLÉONORE.

Le ciel, et ton cœur, Raymond, sont les seuls garans que je puisse attester ; je suis innocente de tant d'horreurs ! je le jure !

(*Albermandas affirme ce serment.*)

RAYMOND, (*à Eléonore.*)

Madame, une justification solennelle et qui ne laisse aucun doute, voilà ce que j'ai droit d'exiger, ce que j'exige de vous... Jusques-là nos liens sont rompus !

ÉLÉONORE.
Et c'est Raymond qui prononce un arrêt si cruel !

HÉLIODORE.
Mon père !

RAYMOND.
Oui, c'est Raymond ! Raymond qui t'adorait ; dont tu fis autrefois le bonheur et la gloire ! et que tu livres aux tourmens d'une infortune sans espoir !

ÉLÉONORE.
Grand dieu ! il me croit coupable !

HÉLIODORE.
Mon père ! ne croyez pas cette méchante femme !

(*Il se jette aux genoux de Raymond. Tous implorent le comte, tandis qu'Isoline soutient Éléonore chancelante. Frédegairé exprime sa joie.*)

RAYMOND.
Eloignez cet enfant !

ÉLÉONORE, (saisissant Héliodore.)
Mon fils !

HÉLIODORE.
Je ne veux pas te quitter !

(*On sépare Héliodore de sa mère.*)

ÉLÉONORE.
Ah ! je succombe à ce dernier coup !
(*Elle tombe évanouie dans les bras d'Isoline et de Roger.*)

HÉLIODORE.
Ma mère ! Ma mère !

(*Raymond détourne un moment ses regards de ce tableau pénible. Frédegairé s'efforce de lui rendre toute sa rigueur. Albermandas fait un mouvement vers Raymond, comme pour parler. Gondibert l'arrête.*)

GONDIBERT.
Si vous parlez, elle est perdue !

FRÉDEGAIRE, à Raymond.
Venez, prince, venez !

(*Raymond se dispose à sortir. Il prend Héliodore par la main. Frédegairé le suit. On emporte Éléonore évanouie. Albermandas et Gondibert contemplant avec douleur ce tableau.*)

ALBERMANDAS à Gondibert.
Hâtons-nous d'exécuter mon projet !

Tableau. La toile tombe.

Fin du second acte.

ACTE III.

(Le théâtre représente une partie du parc de Lusignan. Le fond de la scène est couvert d'arbres touffus, à travers lesquels on peut circuler, à droite et à gauche, vers le second plan, des avenues.)

SCÈNE PREMIÈRE.**FREDEGAIRE** seule.

(Elle entre par le fond, à gauche, et regarde de tous côtés.)

Voici le lieu que j'ai désigné à Wilfride ; il ne tardera pas à s'y rendre. Tant qu'Eléonore et son fils seront auprès de Raymond, je ne puis être tranquille. N'ai-je pas deux fois reconnu quel empire exercent sur lui ces objets de toutes ses affections ? Il n'y a plus à balancer ; il faut, à quelque prix que ce soit, écarter ces obstacles à mon succès.

Wilfride entre par le fond du théâtre, à travers les arbres.)

SCÈNE II.**FREDEGAIRE, WILFRIDE.****FREDEGAIRE.**

Tout est-il disposé comme je l'ai prescrit ?

WILFRIDE.

Oui, madame, les hommes de confiance que vous m'avez donnés pour me seconder dans cette entreprise, sont placés en embuscade près d'ici. Une brèche, que nous avons pratiquée au mur du parc, dans un endroit où elle ne peut être aperçue, nous assure une issue facile et nous serons déjà loin du château avant qu'on ait découvert le point par où nous en serons sortis.

FREDEGAIRE.

Théobald, de son côté, veille sur les moindres démarches d'Eléonore et de son fils. Nous saisirons le premier moment favorable pour nous en emparer et les éloigner à jamais.

WILFRIDE.

Dans quel lieu madame se propose-t-elle de les faire conduire ?

FREDEGAIRE.

A Mortemer.

WILFRIDE.

A Mortemer !

FREDEGAIRE.

Le concierge est un homme sûr, éprouvé, dans lequel je puis placer la plus entière confiance. Vous aurez soin de soustraire vos prisonniers à tous les regards; et par des sentiers détournés, vous calculerez votre marche de manière à ne vous présenter aux portes du château de Mortemer qu'après le milieu de la nuit. Un écrit de ma main vous fera connaître du concierge et établira vos intelligences avec lui.

WILFRIDE.

Mais à quelle cause madame attribuera-t-elle auprès du comte de Poitiers, la disparition soudaine de son épouse et de son fils?

FREDEGAIRE.

Eléonore n'a reparu dans ces lieux qu'avec le projet de s'emparer du jeune comte et de l'emmener en Egypte; soit par amour pour cet enfant, soit plutôt pour se ménager une ressource contre l'inconstance d'Almoraïde et les caprices du sort... Si je pouvois lier à ce complot supposé, ce chevalier qui porte, je ne sais pourquoi, un si vif intérêt à la comtesse! J'assurerais le secret de mes actions et mon empire sur l'esprit du comte.

WILFRIDE.

Ce plan est habilement conçu, madame, mais craignez que les soupçons du comte, dirigés par Josselin et par Roger, ne portent sur vous, au moins dans le premier moment; et que votre château de Mortemer, si voisin de Lusignan, ne soit exposé à de rigoureuses recherches.

FREDEGAIRE.

Je sens toute l'importance de cette réflexion. Je chercherai un moyen vraisemblable pour détourner ce danger...

WILFRIDE.

Cela ne sera pas facile!

FREDEGAIRE.

Je l'avoue. Mais tout ce qui s'est passé aujourd'hui ne me permet pas de différer, sans me perdre, l'exécution de mon projet. Mais qui porte ici ses pas?

WILFRIDE.

C'est Théobald que suit un inconnu.

(*Théobald entre, par le fond, à droite, avec Gondibert, déguisé en juif allemand.*)

SCÈNE III.

FREDEGAIRE, THEOBALD, GONDIERT,
WILFRIDE.

THEOBALD.

Madame, cet étranger demande avec instance à vous

parler d'une affaire qui, selon lui, ne doit souffrir aucun retard.

GONDIBERT, *avec l'accent allemand.*

Je demande bien pardon excuse à vous, madame, si je présente moi comme ça tout d'un coup tout de suite. Mais après avoir entendu la message que je apporte à elle, je suis sur que madame sera beaucoup bien aise de m'avoir écouté.

FREDEGAIRE.

Un moment!

(*Elle prend Théobald et Wilfride à l'écart pendant le temps.*)

GONDIBERT, *à part, avec sa voix naturelle.*

Bon ! je ne suis pas reconnu !

FREDEGAIRE, *à Théobald.*

Tu n'as rien appris sur le compte du chevalier inconnu ?

THEOBALD.

On ne peut aborder ni lui, ni son écuyer ; ils se tiennent renfermés dans leur appartement.

FREDEGAIRE.

Que fait Eléonore ?

THEOBALD.

Je crois que j'aurai bientôt à vous annoncer une démarche d'elle, favorable à vos projets.

(*Ici, Gondibert, qui s'est approché doucement pour tâcher d'entendre ce que dit Frédegair, reprend brusquement son rôle de Juif.*)

FREDEGAIRE (*Nant.*)

Théobald, continuez à remplir avec zèle, les ordres que je vous ai donnés. . . . Wilfride, demeurez.

(*Théobald sort par le fond, à droite.*)

SCÈNE IV.

FREDEGAIRE, GONDIBERT, WILFRIDE.

FREDEGAIRE.

Etranger, que me voulez-vous ?

GONDIBERT.

Je suis pas si étranger tout-à-fait à madame, qu'elle peut bien le penser à présent.

FREDEGAIRE.

Comment !

GONDIBERT.

Je suis Allemand de nation, Juif de profession, et je viens ici pour un certaine affaire. . . .

WILFRIDE.

Quelque tour du métier ; je gagerais !

GONDIBERT.

Oni, Madame, et je voudrais pas parler devant un honnête homme.....

FREDEGAIRE.

Cet écuyer a toute ma confiance.

GONDIBERT.

Je parle donc hardiment. Je suis envoyé par une personne qui a grandement beaucoup d'obligations à Madame, et qui a encore plus fort besoin de sa secours,

FREDEGAIRE.

Quelle est cette personne ?

GONDIBERT.

La seigneur prince Alnoraïde.

FREDEGAIRE

Alnoraïde !

GONDIBERT.

Oui, Madame. J'ai beaucoup voyagé long-temps pour ma commerce, dans le Paléatine et le Egypte. J'ai eu l'honneur de faire la connaissance avec la seigneur prince Alnoraïde, pour vendre à lui des pierreries et des étoffes précieuses. J'ai obtenu son confiance, et j'ai été souvent plus d'une fois employé dans ses affaires les plus secrets.

FREDEGAIRE.

Pourquoi vous envoye-t-il vers moi ?

GONDIBERT.

D'abord premièrement, Madame, je prie vous de lire ce petit écrit.

(Il remet à Frédegaire, un papier qu'elle lit avec empressement.)

FREDEGAIRE.

Je reconnais l'écriture d'Alnoraïde !

GONDIBERT.

C'est aussi lui-même qui écrit à Madame, pour établir ma crédit auprès d'elle.

FREDEGAIRE, (lit.)

« De la baye de Luçon,

» Vous pouvez, Madame, avoir la plus entière confiance
» dans la personne que je vous envoie et qui vous remettra
» cet écrit. Elle vous secondera dans l'exécution des me-
» sures qu'exige la situation où nous nous trouvons. Un grand
» danger vous menace. Raymond peut être éclairé sur votre
» compte..... Hâtez-vous..... J'attends avec toute l'impatience
» de l'amant le plus tendre, le retour de celle qui fait le
» bonheur de ma vie!..... Alnoraïde..... » De quel danger
le prince veut-il parler ?

GONDIBERT.

La comtesse de Poitiers a trouvé la moyen d'échapper à la seigneur prince Almoraïde. Elle a probablement sans doute gagné quelques-uns de ses femmes et de ses gardes. Elle a sauvé elle secrettement en cachette, et un beau jour on l'a plus trouvée du tout en Egypte.

WILFRIDE (*riant.*)

La seigneur Almoraïde conserve bien les dépôts qu'on lui confie.

GONDIBERT.

Il est pas facile du tout de garder un femme malgré elle, surtout quand ce femme est une Française ! La seigneur prince Almoraïde a pensé que la comtesse avoit sauvé elle pour revenir auprès de son époux..... Aussitôt sur-le-champ, il s'est embarqué sur un navire; il a pris des habits de chrétien, et il est arrivé, sans obstacles et inconnu, dans la baye de Luçon. Il avait amené moi avec lui: alors il m'a chargé de venir auprès de vous, Madame, soit à Poitiers, soit à Mortemer; d'apprendre à vous la cause de son voyage; et de prier vous bien fort, pour la aider par tous les moyens, afin de remettre le comtesse entre ses mains, si elle est véritablement dans cette pays. Ce matin, j'ai appris que vous êtes dans cette château, et je viens tout de suite sans tarder, acquitter moi de mon commission.

FRÉDEGAIRE.

Le prince ne s'est pas trompé dans ses conjectures. Éléonore est ici.

GONDIBERT.

Bonne !

WILFRIDE.

Dans ce château même.

GONDIBERT.

Ah ! quel grande plaisir pour la seigneur prince Almoraïde ! Il n'a pas quitté la navire pour venir parler lui-même à vous, Madame, parce que le prudence il veut que nous évitions avec le plus grande précaution tout le moindre soupçon de son présence, et que d'ailleurs le ruse dans ce affaire est plus utile encore que le force. J'ai seulement amené avec moi quatre hommes braves et déterminés beaucoup; ils sont déguisés en matelots de cette pays. Un chaloupe attend exprès sur la rivage de la mer, dans un endroit secret; et dès que nous aurons rejoint la navire, tout de suite après sur-le-champ, la seigneur prince Almoraïde fera la voile pour le Egypte.

WILFRIDE.

Madame, cet heureux événement fait cesser l'embarras où vous étiez sur le choix d'une retraite pour vos prisonniers.

FRÉDEGAIRE (*réfléchissant.*)

J'en saurai profiter..... (à Gondibert.) Je veux bien justifier encore une fois l'espoir qu'Almoraïde a placé dans mon secours.

GONDIBERT.

Grand merci, Madame, pour la seigneur prince Almoraïde : votre intérêt l'exige aussi.

FRÉDEGAIRE.

Je remettrai la comtesse de Poitiers en son pouvoir ; mais à condition qu'il en mènera son fils avec elle.

GONDIBERT.

La petite jeune comtesse de Poitiers !..... Oui, Madame, oui. Plus grande satisfaction encore pour lui, et je promets en son nom.

WILFRIDE.

Qu'il tâche surtout de les mieux garder cette fois.

GONDIBERT.

Oh ! soyez sans inquiétude ! l'amour de la seigneur prince Almoraïde pour la comtesse, semble augmenter beaucoup fort par le contrariété, c'est naturel. Je réponds qu'il ne laissera pas échapper elle une seconde fois.

FRÉDEGAIRE,

Tenez-vous prêt à exécuter mes ordres.

GONDIBERT.

Mes gens sont en dehors de cette enceinte, pas beaucoup loin d'ici. A la première signal, ils viendront tout de suite avec nous.

FRÉDEGAIRE.

Réunis à ceux de Wilfride, vous attendrez le moment favorable pour vous emparer d'Eléonore et de son fils. Vous sortirez par la brèche du parc, et vous vous rendrez d'abord à Mortemer.

WILFRIDE.

Quoi, Madame, vous voulez encore.....

FRÉDEGAIRE.

J'ai mon projet. Vous resterez deux ou trois jours à Mortemer. Ensuite, par les sentiers les plus détournés, vous gagnerez la baie de Luçon. Wilfride, vous ne quitterez cet homme et vos prisonniers, qu'après les avoir vus s'embarquer, et pour venir me rendre compte du succès de cette entreprise.

GONDIBERT (*avec intention.*)

Madame me donnera sans doute un petit écrit pour la seigneur prince Almoraïde ?

FRÉDEGAIRE.

Non. Cela n'est pas nécessaire.

GONDIBERT (*à part.*)

Maudit refus ! Comment avoir une preuve contr'elle !

FRÉDEGAIRE (*tirant un écrit de son sein.*)

Voici un billet de ma main qui vous fera reconnaître du concierge de Mortemer : je lui donne, en même-temps, des instructions sur les soins qu'il doit prendre dans cette circonstance.

GONDIBERT (*à part.*)

Oh ! si je pouvais m'en emparer !

FRÉDEGAIRE.

Que cet écrit ne sorte de vos mains, que pour être remis à celui auquel il s'adresse.

GONDIBERT (*voulant prendre l'écrit.*)

Oui, Madame !

FRÉDEGAIRE (*remettant l'écrit à Wilfride.*)

En cas d'accident ou de danger, détruisez-le, et qu'il n'en reste aucune trace.

WILFRIDE.

Je le jure !

GONDIBERT (*à part.*)Veillons soigneusement sur ce papier. (*Haut.*) A présent j'espère le succès.FRÉDEGAIRE (*à Gondibert.*)

Songez qu'il y va de votre vie à exécuter fidèlement mes intentions ! Mais que veut Théobald ?

(*Théobald accourt par le fond, à droite.*)

S C E N E V.

Les Précédens, THÉOBALD.

THÉOBALD.

La comtesse vient d'obtenir la liberté de se promener dans l'enceinte du parc. Elle s'est hâtée d'en profiter : j'ai suivi tous ses pas. Solitaire et rêveuse, elle s'avance vers ce lieu même. J'accours vous en prévenir.

FRÉDEGAIRE.

Tout succède à mes vœux ! Dérobons-nous à ses regards. (*A Gondibert et à Wilfride.*) Soyez attentifs à mes ordres.WILFRIDE (*à Gondibert.*)

Venez, camarade.

GONDIBERT.

Je suis tout prêt : je ne vous perds pas de vue un seul instant, soyez tranquille.

FRÉDEGAIRE (*à Théobald.*)

Et toi, suis-moi, je vais t'instruire de ce que tu auras à faire.

WILFRIDE.

Voici la comtesse !

FRÉDEGAIRE.

Eloignons-nous !..... Vigilance et courage !
(Gondibert et Wilfride s'enfoncent sous les arbres du fond. Frédegair et Théobald sortent par le fond, à gauche. Eléonore entre du côté opposé.)

SCÈNE VI.

ELEONORE, seule.

Infortunée ! je n'ai plus l'espoir de désabuser mon époux ! Envain j'en cherche les moyens ; tout semble élever contre moi un témoignage auquel je ne puis opposer aucune preuve en ma faveur : Almoraide seul pourrait rendre facile cette justification que Raymond exige , et qu'il a peut-être le droit d'exiger. Mais séparée par l'immensité des mers , de la seule personne qui puisse attester les coupables intrigues de Frédegair , me faudra-t-il donc perdre l'amour et l'estime de mon époux , sans avoir même à me plaindre de sa rigueur ? Est-il un sort plus affreux ?..... Et mon fils , dont j'attendais au moins quelque consolation dans mon malheur , mon fils est enlevé à ma tendresse !

(Héliodore accourt par le fond, à droite.)

SCÈNE VII.

ELEONORE, HELIODORE.

HÉLIODORE *(encore dans la coulisse.)*

Mainan ! Mainan !

ÉLÉONORE.

Grand dieu !..... Héliodore !

HELIODORE.

Je t'ai aperçue de loin , lorsque tu sortais du château pour te promener dans le parc. J'ai profité d'un moment où Jossefin m'a laissé seul. Je me suis dérobé à tous les yeux , et je suis accouru pour t'embrasser.

ELEONORE.

Je puis donc encore une fois te presser contre mon cœur !
(Héliodore se jette dans ses bras.)

HELIODORE.

Oh ! maintenant tant que tu voudras ! car je ne te quitte plus !

ELEONORE.

Et ton père !

HELIODORE.

Il ne nous séparera pas.

ELEONORE.

Tu as entendu sa volonté, et ce n'est pas de son aveu que tu es ici!

HELIODORE.

Mais s'il est injuste, dois-je obéir?

ELEONORE.

Si jeune encore, peux-tu juger de sa conduite? Est-ce à son fils, d'ailleurs, à le condamner? Le respecter, lui obéir, payer de l'amour le plus sincère la tendresse qu'il a pour toi; voilà tes devoirs, Héliodore. Me promets-tu de les remplir?

HELIODORE.

Oui, inaman.

ELEONORE.

Quoiqu'il puisse nous en coûter?

HELIODORE.

Je suivrai ton exemple.

ELEONORE.

Bien mon ami! (*Elle l'embrasse. Dans ce moment Frédegairé paraît au fond, à gauche.*)

SCÈNE VIII.

ELEONORE ; FREDEGAIRE , HELIODORE.

FREDEGAIRE *dans le fond. à part.*

Son fils est avec elle!... ô bonheur,

ELEONORE *à son fils.*

Ton père est cruellement abusé, son erreur nous causera bien des peines! mais un jour, la calomnie sera démasquée, et mon époux me rendra tous mes droits.

FREDEGAIRE *s'avançant.*

Jamais!

HELIODORE *avec effroi.*

Encore la méchante femme!

ELEONORE.

Perfide! oses-tu bien paraître à mes yeux?

FREDEGAIRE.

Oui; ma haine attendait ce moment avec impatience.

ELEONORE.

Quel nouveau forfait t'amène en ces lieux.

FREDEGAIRE.

Je viens t'enlever l'espoir qui soutient ton courage!

ELEONORE.

Eh que puis-je encore redouter de toi ?

FREDEGAIRE.

L'esclavage auquel tu as eu l'adresse de te soustraire ; non, par ce moyen héroïque dont tu te vantait auprès de Raymond, mais en trompant la vigilance d'Almoraïde.

HELIODORE.

O maman ! fuyons, je t'en prie.

ELEONORE.

Viens, mon fils !.... sa présence me fait horreur !

FREDEGAIRE.

Tu vas en être délivrée.

ELEONORE *voulant sortir.*

A l'instant.

FREDEGAIRE :

Oui : mais c'est toi qui vas pour jamais t'éloigner de Raymond.

ELEONORE.

Oserais-tu employer la violence ?

FREDEGAIRE.

Je dédaigne de te répondre, tu es en ma puissance !... Wilfride, accourez ! (*Wilfride et Gondibert sortent de derrière les arbres du fond. Ils sont suivis de plusieurs de leurs affidés*)

SCÈNE IX.

LES MÊMES, WILFRIDE, GONDIBERT, etc.

ELEONORE.

Rien n'est donc sacré pour toi !

FREDEGAIRE *à ses agens.*

Emparez-vous d'elle et de son fils !

ELEONORE.

On ne m'en séparera point vivante !

FREDEGAIRE.

Entrainez-les !

(*Après une vive résistance, on sépare Héliodore de sa mère, qui tombe sans connaissance. On les entraîne vers les arbres du fond.*)

HELIODORE *appelant.*

Mon père ! Josselin ! Roger !

FREDEGAIRE.

Etouffez ses cris et pressez votre fuite !

(*Wilfride place sa main sur la bouche d'Héliodore et empêche ses cris. Les ravisseurs fuient avec leur proie, à travers les arbres du fond.*)

SCÈNE X.

FREDEGAIRE, seule.

Je n'ai plus à te redouter, dangereuse rivale ! et la fortune se plaît à seconder mon audace. (*Théobald accourt par le fond, à gauche.*)

SCÈNE XI.

FREDEGAIRE, THEOBALD.

THEOBALD.

Madame, le comte de Poitiers parcourt cette enceinte avec la plus vive agitation. Je ne sais quel dessein l'anime. Mais il porte ses pas de ce côté.

FREDEGAIRE.

Laisse-moi l'attendre seule : et songe à te bien acquitter du soin dont je t'ai chargé.

THEOBALD.

Vous serez contente de mon zèle. (*Il sort par le fond, à droite.*)

SCÈNE XII.

FREDEGAIRE, seule.

Pour cette fois encore, Raymond arrivera trop tard ! (*Le comte entre vivement par le fond, à gauche.*)

SCÈNE XIII.

RAYMOND, FREDEGAIRE.

RAYMOND.

Madame, avez-vous vu la comtesse ?... De grâce dites-moi vers quel endroit du parc je pourrai la trouver ?

FREDEGAIRE.

Je l'ignore , prince. Elle ne s'est pas offerte à ma vue. Dans ce lieu peu fréquenté , je me livrais tranquillement aux réflexions que font naître les événemens de ce jour. Mais vous , Raymond , quel trouble semble vous agiter ?

RAYMOND.

Je cherche Eléonore , j'ai besoin de la voir.

FREDEGAIRE.

De la voir ! et dans quel dessein ?

RAYMOND.

J'ai mis trop de précipitation , de dûteté dans ma conduite avec elle. Mon cœur m'adresse de vifs reproches. Je n'ai pas été maître d'un premier mouvement d'indignation. Je dois , je veux réparer à l'instant ces torts involontaires !

FREDEGAIRE.

Je vous l'ai dit , comte. J'ignore vers quels lieux Eléonore a dirigé ses pas , mais je redoute pour vous , de sa part , quelque sinistre entreprise. Son retour , croyez-moi , n'est pas sans un motif secret.....

RAYMOND.

Eh que pourrait-elle ?

FREDEGAIRE.

Je ne sais ! de pareilles trames s'ourdissent dans l'ombre. Mais à coup sûr , votre estime ne lui importe plus , et votre amour lui est au moins indifférent... Si elle ne médite pas quelque nouvelle trahison , pourquoi son arrivée mystérieuse au château de Lusignan ? pourquoi le hasard seul vous en a-t-il instruit ? C'était à Poitiers , au milieu de votre cour , qu'Eléonore vertueuse et digne de son époux , devait accuser et confondre par des preuves irrécusables , une perfide amie : mais elle se cache , elle vous fuit ; et lorsqu'enfin , contre son attente , elle est devant vous , elle se contente d'opposer à l'accablante vérité des faits , un roman sans vraisemblance.

RAYMOND.

Dans le trouble d'une première entrevue , a-t-elle pu rassembler toutes ses idées ? Lui ai-je bien permis d'expliquer l'enchaînement de ces faits qui s'élèvent contre elle ? Non , non , Eléonore ne doit pas être jugée si légèrement. Je veux la revoir , l'entendra une seconde fois ; puisse-t-elle ne pas tromper le dernier espoir qui me reste de recouvrer le bonheur !

FREDEGAIRE.

Eh bien ! Prince , venez ! mais souvenez-vous de mes sentimens !....

RAYMOND.

Quel bruit se fait entendre ?

(Isoline et Josselin, suivis du chœur et des hommes d'armes, entrent vivement et en désordre, par le fond, des deux côtés.)

SCÈNE IV.

RAYMOND, FRÉDEGAIRE, ISOLINE, JOSSELIN, etc.

ISOLINE.

Monseigneur ! Monseigneur ! avez-vous vu madame la comtesse et votre fils ?

RAYMOND.

Pourquoi ces questions et ce désordre ?

ISOLINE.

C'est qu'ils ne sont plus au château, ni dans le parc.

FRÉDEGAIRE.

Que dites-vous ?

JOSSELIN.

Nous les avons vainement appelés partout. Nos recherches n'ont pas plus de succès.

RAYMOND.

Grand Dieu ! mon fils..... Josselin, je vous l'avais confié.

JOSSELIN.

Forcé de le quitter un moment pour obéir aux ordres qui me mandaient près de vous, Monseigneur, à mon retour, je ne l'ai plus trouvé dans son appartement. Personne ne l'a vu s'éloigner ; nous avons parcouru tout le château, visité tout le parc ; soins inutiles ! ils n'ont servi qu'à nous convaincre que madame et son fils ont disparu en même temps que le chevalier inconnu.

FRÉDEGAIRE *(à part, avec joie.)*

Le chevalier !

RAYMOND.

Que votre zèle ne se ralentisse pas ! je vais moi-même diriger vos nouvelles recherches.

FRÉDEGAIRE.

Je vous seconderai, Prince ; je conçois les alarmes d'un père !

RAYMOND.

Venez, mes amis !

(Fausse sortie générale. Théobalde entre par le fond, à droite.)

SCÈNE XV.

LES PRÉCÉDENS, THÉOBALD.

Seigneur , en cherchant madame la comtesse dans son appartement, j'ai trouvé cet écrit qui m'a semblé d'une grande importance. Je m'empresse de vous l'apporter.

(*Il lui remet une lettre.*)

RAYMOND.

Que renferme donc eet écrit? Je ne sais pourquoi je frémis en le recevant. (*Il l'ouvre.*)

THEOBALD (*bas à Prédegaire.*)

C'est la lettre qu'Almoraïde vous écrivait.

RAYMOND (*lisant.*)

« De la baye de Luccor..... Vous pouvez, Madame, avoir » la plus entière confiance dans la personne que je vous en- » voie, et qui vous remettra cet écrit ; elle vous secondera » dans l'exécution des mesures qu'exige la situation où nous » nous trouvons..... Un grand péril vous menace : Raymond » peut être éclairé sur votre compte. » (*à Frédegaire.*)

Que signifient ces mots ?

FREDEGAIRE.

La suite de la lettre les explique peut-être.

RAYMOND (*lisant.*)

» J'attends avec toute l'impatience de l'amant le plus tendre, » le retour de celle qui fait le bonheur de ma vie.....

ALMORAÏDE.

Almoraïde !

FREDEGAIRE. (*Elle prend la lettre des mains de Raymond, l'examine et la lui rend.*)

Il n'est que trop vrai !

RAYMOND (*avec accablement.*)

J'ose à peine en croire ce témoignage de la plus horrible perfidie !

FREDEGAIRE.

Tout s'explique maintenant ! Revoir Héliodore, vous l'enlever, était le seul but du voyage d'Eléonore, et ce chevalier inconnu, qui la défendait et qui fuit avec elle, venait de la part d'Almoraïde protéger son interprète. Cet écrit était sans doute sa lettre de créance auprès d'Eléonore, qui, dans le désordre de leur fuite, l'aura laissé tomber sans le remarquer. Eh bien, Comte, avais-je raison de croire aux funestes projets de cette femme, née pour faire votre malheur ?

RAYMOND.

Elle ne jouira point du fruit de tant de crimes !

ISOLINE.

Comment, Monseigneur, vous pourriez croire.....

JOSSELIN.

On vous trompe, Seigneur !

RAYMOND.

Volez sur leurs traces, que votre zèle devance la rapidité de leur fuite. Rendez-moi mon fils ! Ramenez sa coupable mère ! Emparez-vous surtout de ce chevalier, qui paiera cher son audace !

FREDEGAIRE.

Hâtez-vous de parcourir toutes les routes qui conduisent à la baie de Luçon.

THEOBALD (à part.)

Mortemer est du côté opposé !

RAYMOND.

Allez ! Malheur à vous si mes ordres sont négligés !
(Tous se disposent à sortir. On entend la voix de Roger dans le fond, à travers les arbres : Les voici, les voici ! Roger accourt ; il est suivi d'Albermandas, d'Eléonore, d'Héliodore, de Gondibert, de Wilfride, etc. Les hommes d'armes d'Albermandas tiennent prisonniers Gondibert, Milfride et leurs complices.)

SCÈNE XVI.

TOUS LES PERSONNAGES.

ROGER.

Les voici, Monseigneur, les voici !
(Héliodore se jette dans les bras de Raymond ; joie générale.)

FREDEGAIRE (à part à Théobalde).

O fureur ! quel sort contraire les ramène ?

RAYMOND (à Eléonore.)

Le Ciel u'a donc pas permis ce nouveau crime, Madame ? Et toi, traître, tu es en ma puissance !

ROGER.

Que dites-vous donc, Monseigneur ? c'est à ce brave chevalier que vous devez le retour de madame et de votre fils !

HELIODORE.

Sans lui nous étions séparés pour toujours ; mais il s'est trouvé sur notre route avec ses hommes d'armes ; il a fait arrêter tous ces méchants, qui nous emmenaient malgré nous ; et nous revenions avec lui quand nous avons rencontré Roger, qui nous cherchait partout.

RAYMOND.

Eh quoi ! Chevalier , c'est à vous que je dois le bonheur d'embrasser mon fils ! vous que j'accusais d'avoir aidé à me l'enlever.

(*Albermandas exprime qu'il est heureux de lui avoir rendu ce service.*)

ELEONORE.

Oui , Raymond , c'est la présence de ce généreux guerrier qui seule a mis obstacle au plus horrible forfait.

RAYMOND.

Est-ce à vous , Madame , de parler ainsi ?

ÉLÉONORE.

C'est à moi qu'il appartient de confondre enfin Frédegair !

FREDEGAIRE (*à part à Théobald.*)

Wilfride aura exécuté mes ordres. Je n'ai rien à redouter.

ELEONORE.

Raymond , tu croiras désormais à sa trahison en Palestine , puisqu'aujourd'hui elle voulait de nouveau me séparer de toi par la violence ; et que pour prix de la confiance que tu lui accordes , elle enveloppait ton fils dans ses détestables complots.

HELIODORE.

Oui , mon père ! c'est elle qui nous a fait emmener de force par ces vilains gens.

FREDEGAIRE.

Comte , il est nécessaire de mettre un terme aux accusations répétées dont je suis l'objet. Ma réponse est dans vos mains , daignez la faire connaître.

RAYMOND (*à Eleonore.*)

Un vain espoir vous abuse , Madame. Voilà cette lettre qu'Almoraïde vous écrivait , en vous envoyant un homme de confiance chargé de vous seconder dans vos projets.

ELEONORE.

Une lettre d'Almoraïde , à moi !

CONDIBERT (*avec l'accent allemand.*)

Pardon , excuse , Monseigneur ; il y a ici un petit erreur. Le lettre de la seigneur prince Almoraïde n'est pas adressé à madame le comtesse.

RAYMOND.

Et à quelle autre personne.....

CONDIBERT montrant Frédegair.

A madame !

FREDEGAIRE.

Misérable ! qu'oses-tu dire !

GONDIBERT.

La vérité ! je sais bien peut-être , puisque c'est à vous , madame , que tantôt , à cette place , j'ai donné moi-même la lettre , dont vous avez fait l'usage que vous avez voulu.

RAYMOND.

Théobald qui me l'a remise ! ces mots , dont le sens m'a frappé !.... serait-il possible ?

GONDIBERT.

Oui , monseigneur , oui ! oui !

FREDEGAIRE.

Comte , ce malheureux cherche à se soustraire au supplice , en rejetant sur moi tout l'odieux de cette criminelle tentative. Mais quel témoin désintéressé et digne de foi , pourrait attester ici que cette lettre m'est adressée , et que je l'ai reçue.

ALBERMANDAS.

Moi !

(*Surprise générale.*)

ISOLINE.

Ah mon dieu ! le chevalier muet qui parle !

ÉLÉONORE.

Quel mystère !

RAYMOND.

Chevalier , qui êtes-vous donc ?

ALBERMANDAS.

Almoraïde. (*Il lève sa visière ; et paraît à découvert.*)

RAYMOND.

Vous , prince !

ELEONORE.

Almoraïde !

ISOLINE.

Ce n'est plus sa figure de ce matin.

GONDIBERT *ôtant sa barbe , etc.*

Et moi , gentille Isoline !

ISOLINE.

Messire Gondibert !

FREDEGAIRE , *à part à Théobald.*

Quel piège infernal !

ALMORAÏDE.

Comte de Poitiers , je puis enfin paraître à tes yeux. Ma faute , que je n'oublierai jamais , m'a rendu coupable envers toi. Si j'ai tenté de la réparer , je ne dois qu'à la plus vertueuse des femmes (*montrant Éléonore,*) mon retour à l'honneur

et au devoir. Regarde Raymond, (*Il entr'ouvre son habit.*) vois cette cicatrice profonde, elle atteste la vérité de tout ce qu'a dit ton épouse pour te désabuser : quant à mon voyage dans ces contrées, je puis maintenant en dévoiler le motif. Seul, je pouvais justifier complètement celle dont un fatal égarement m'a fait troubler le bonheur ; seul, je pouvais amener l'astucieuse Frédegairre à se trahir elle-même. J'ai suivi les traces de madame jusques dans ce château ; sous le nom d'Albermandas, à l'aide d'un masque et d'un mensonge officieux, j'ai protégé sa route ; tout ce qui s'est passé depuis votre entrevue ici, ma lettre, le déguisement de mon écuyer, ma présence pour délivrer la comtesse, tout a été concerté pour faire tomber cette femme dangereuse (*montrant Frédegairre.*) dans un piège nécessaire, et grâce au ciel j'ai réussi.

GONDIBERT.

Mieux que nous n'osions l'espérer : car l'enlèvement du jeune prince est une idée qui appartient à Madame, et dont il est juste de lui laisser tout l'honneur.

FRÉDEGAIRRE.

Comte, je n'aperçois parmi mes accusateurs que les agens du même complot, tous d'intelligence pour vous priver de la seule amie qui vous reste. Mais avant d'ajouter quelque croyance à leur témoignage, il me semble que vous devez exiger au moins une preuve qui ne vienne pas de la même source que l'accusation.

GONDIBERT (*à Raymond.*)

Prince, Madame ne refusera peut-être pas de reconnaître celle-ci. (*Il lui donne un papier que Raymond lit avidement.*) Madame avait bien recommandé à ce coquin, (*montrant Wilfride*) de détruire cet écrit en cas de danger ; mais je ne lui en ai pas donné le temps.

RAYMOND (*à Frédegairre.*)

Madame, cet écrit, de votre main, s'adresse au concierge de Mertemer. Il me dévoile en un instant toutes vos perfidies ! C'est vous dire assez quels sentimens il m'inspire !..... Et toi, que je condamnais avec tant de regret, même en te croyant coupable, embrasse ton époux à jamais désabusé !

ELEONORE.

Où mon dieu ! cet instant me dédommage de toutes mes souffrances !

HÉLIODORE.

Et nous sommes tous heureux avec toi !

RAYMOND (*montrant Frédegairre.*)

Jossein, que Madame soit gardée à vue. (*Mouvement de*

Frédégairre.) Allez ! ce n'est plus que comme votre juge que je dois vous entendre !

FREDEGAIRE.

Crois-tu m'intimider, Raymond ! je n'ai pu partager ta puissance ! que m'importe le sort qui m'est réservé ! Je préfère la mort à l'obscurité, et je vais moi-même au devant du coup qui doit me frapper.

(Elle sort par le fond, à droite. Josselin la suit avec des hommes d'armes.)

SCÈNE XVII.

Les Précédens, moins Frédégairre, Josselin, etc.

ALMORAIDE.

Comte de Poitiers, te reste-t'il encore quelques doutes ?

RAYMOND.

Aucun, prince. Je les abjure pour toujours !

ALMORAIDE.

Daigne donc me pardonner une faute, que je ne me pardonnerai jamais à moi-même.

RAYMOND.

Prince, tous les hommes ont des erreurs ; bien peu savent les réparer aussi noblement que vous.

ALMORAIDE.

Et vous, Madame, puis-je espérer.....

ELEONORE.

Seigneur, deux fois vous m'avez sauvé la vie et l'honneur. Je n'ai de mémoire que pour la reconnaissance.

HELIODORE *(à Almoraïde.)*

Restez avec nous ! vous verrez comme nous vous aimerons tous !

ALMORAIDE.

Je pars à l'instant pour retourner en Egypte. Comte de Poitiers, ton repos, le mien peut-être, tout m'en impose la loi. Laisse-moi n'écouter que la voix de l'honneur ! Laisse-moi, loin de ces contrées, achever une victoire qui m'a tant coûté !

RAYMOND.

J'admire cette noble résolution, prince, et je n'ose y mettre obstacle.

ELÉONORE.

Mais en quittant ces rivages, songez, seigneur, que vous y laissez de sincères amis.

ALMORAÏDE.

L'espace des mers n'affaiblira jamais l'amitié que je vous ai vouée pour la vie !..... Recevez mes adieux !

RAYMOND.

Allez, généreux Almoraïde ; et sachez, par mon exemple, combien un prince doit apporter de discernement dans le choix de ses amis !

(*Tableau. La toile tombe, etc.*)

20 JY 63

FIN.